

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Deux ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis la Saint-Barthélemy. Charles IX descendait pas à pas au tombeau, dans la langueur du corps et le trouble de l'âme; Henri III, — ou du moins celui qui devait bientôt l'être, — attendait impatiemment sur le trône de Pologne le moment de monter sur le trône de France; Henri de Bourbon, roi de Navarre, toujours gardé à vue depuis son abjuration forcée, soupirait après sa délivrance, et la demandait tout bas aux complots qui se tramaient ténébreusement à côté de lui, en vue d'intérêts autres que les siens, mais auxquels les siens se trouvaient associés. Entouré de pièges et d'espions par les soins machiavéliques de la Reine-Mère; sans estime ni affection pour sa femme, la belle et spirituelle Marguerite de Valois; sans lien sympathique avec son beau-frère, le duc d'Alençon, malgré une certaine analogie de situation qui les rapprochait par moments l'un de l'autre, ce roi de vingt ans cherchait autour de lui des amis et des serviteurs dévoués sur qui pouvoir s'appuyer, et n'y voyait guère que des auxiliaires dissimulés de Catherine.

Telle était la triste condition faite par les événements au futur Henri IV, quand son maître-d'hôtel, un des rares fidèles, vint lui présenter un aspirant à la charge d'écuyer, vacante dans sa maison. Le candidat plut et fut agréé. C'était un jeune homme d'environ vingt-deux ans, originaire du Poitou, noble de race, calviniste de religion : il se nommait Théodore-Agrippa d'Aubigné.

On se demande s'il était bien prudent au roi

de Navarre d'attacher à sa personne et d'en approcher de si près, un serviteur de cet âge. La loyauté du nouvel écuyer resterait-elle inébranlable en face d'une cour corrompue, — dont le prince ne connaissait que trop bien par lui-même les dangereuses séductions, — et du parti qu'une politique sans scrupule savait tirer de cette corruption ?

Ce n'est pas d'ordinaire à vingt-deux ans, il faut l'avouer, qu'on peut se dire homme par la maturité du jugement et par cette force morale de résistance qui enraie l'entraînement des passions; mais toute règle comporte des exceptions, et Agrippa d'Aubigné en était une. Déjà il avait essuyé plus d'un rude assaut dans le combat de la vie : il en était sorti le caractère bronzé, l'esprit pourvu d'une expérience qui suppléait à celle qu'apportent les années. Apte également à manier d'une main vigoureuse la plume et l'épée, il nous a laissé le récit de toutes les luttes qui ont, d'un bout à l'autre, rempli son existence accidentée, en partie dans son *Histoire Universelle*, tableau animé de l'époque orageuse où il a vécu; en partie dans ses *Mémoires* ou *Histoire de sa vie*, écrite sur le tard pour donner à ses enfants les détails familiers et tout personnels qu'il n'avait pas cru devoir mêler, dans son grand ouvrage, aux événements d'un intérêt plus général. C'est à cette autobiographie que nous allons ici nous attacher, sauf à y fondre quelques passages de l'*Histoire Universelle*, auxquels lui-même renvoie çà et là ses lecteurs.

Aubigné pouvait dater ses traverses de l'heure

même de sa naissance; sa mère mourait en lui donnant le jour. Une marâtre la remplaçait, et l'enfant, éloigné dans son propre intérêt du toit paternel, était élevé au dehors, la nouvelle dame du lieu « portant impatiemment », dit l'auteur, « et la despençe, et la trop exquise nourriture qu'on y employait. »

Pauvre petit être, privé des soins, des caresses, des indulgentes leçons d'une mère, dans quel terrain aride allaient croître ses tendres années ! A quatre ans, il est remis aux mains d'un précepteur « astorge et impiteux » — en d'autres termes, rude et sans pitié. Un second pédant, puis un troisième, succèdent au premier, sans rendre à leur disciple la vie beaucoup plus douce. L'étude des langues savantes est l'aliment peu digestif dont ils travaillent à bourrer sa naissante intelligence. Elle le digère pourtant. A six ans, le jeune Agrippa sait lire dans quatre idiômes; le grec, le latin, l'hébreu, lui sont aussi familiers que le français. A sept ans et demi, il traduit, — avec un peu d'aide, il est vrai, — un traité de Platon, et Jean d'Aubigné, son père, qui paraît l'avoir aimé chèrement, ravi d'une telle prouesse de la part de son héritier, parle de faire imprimer l'ouvrage, avec l'effigie du jeune auteur en tête du livre.

Le temps n'était plus où les gentilshommes, en fait de talents à leur usage, n'admettaient que les grands coups d'épée. Si les Montmorency dédaignaient encore d'apprendre à lire, d'autres seigneurs, au contraire, demandaient pour leur maison de nouveaux titres de gloire au savoir et à l'érudition. Jean d'Aubigné était du nombre. Tout entier dans le double mouvement de son siècle, — la Renaissance et la Réforme, — il entendait faire de son fils un lettré sérieux et un zélé huguenot. Ses soins eurent un plein succès : Agrippa fut l'un et l'autre.

Il n'avait pas neuf ans quand son père l'emmena à Paris, pour y poursuivre son éducation déjà en si bonne voie. Sur leur route se présente la ville d'Amboise, encore sous l'impression de la conjuration protestante dont le souvenir se rattache à son nom, et des supplices qui en avaient suivi l'avortement. C'était jour de foire; une foule énorme encomrait la place du marché. Le seigneur d'Aubigné s'y arrête, avec l'escorte armée dont il chevauchait accompagné, comme l'usage et la prudence l'exigeaient alors. Un spectacle inusité était offert à la curiosité publique :

« Il vit les testes de ses compagnons d'Amboise encore reconnaissables sur un bout de potence, et en fut tellement esmeu, qu'entre sept ou huit mille personnes, il s'écria : — Ils ont décapité la France, les bourreaux ! » —

Cette exclamation soulève autour du voyageur des murmures menaçants. Peu lui importe.

« Le fils ayant piqué près du père, pour avoir veu à son visage une esmotion non accou-

» tumée, il lui mit la main sur la teste, en disant : — Mon enfant, il ne faut point que ta teste soit épargnée après la mienne pour venger ces chefs pleins d'honneur; si tu t'y es pargnes, tu auras ma malédiction ! — Encore que cette troupe fust de vingt chevaux, elle eut peine à se demesler du peuple qui s'émeut à tel propos. » —

Nouvel Amilcar, Jean d'Aubigné transmettait à son fils un héritage de haine; l'héritage fut accepté.

Telle est la première scène frappante que nous offrent les mémoires d'Agrippa d'Aubigné. Elle fait revivre à nos yeux toute cette époque d'agitations sanglantes et d'animosités implacables.

Remarquons en passant, quant à la structure du récit, que l'auteur parle toujours de lui-même à la troisième personne. Néanmoins, cette forme grammaticale, également employée par quelques autres faiseurs de mémoires ou de commentaires, tels, comme on l'a vu, que notre vieux Ville-Hardouin, ne communique à son style rien de la gravité calme et désintéressée qui caractérise celui de l'ancien croisé. Loin de là; tout y respire la vie individuelle et la passion.

Agrippa est installé à Paris, chez Mathieu Brouart, dit Béroalde, savant érudit de l'époque. Il y trouve un doux intérieur de famille, un beau cabinet de travail, des livres richement reliés, de jolis meubles, tout ce qui peut lui « oster, » — comme il le dit, — « le regret du pays. » Mais cette phase heureuse de son enfance a peu de durée. Les luttes armées entre protestants et catholiques avaient commencé. Béroalde, attaché au culte réformé, se voit contraint de chercher hors de Paris sa sûreté dans la fuite. Il s'éloigne en toute hâte, emmenant avec sa famille son jeune élève, et prend la route d'Orléans, alors au pouvoir de son parti.

Le pauvre écolier, en cheminant, ne peut s'empêcher de larmoyer à la pensée de l'habitation si confortable d'où il se voit arracher. Doucement consolé par Béroalde, il essuie ses pleurs, mais ce n'est pas pour bien longtemps. A peine ont-ils franchi une douzaine de lieues, que, près du bourg de Courance, les fugitifs tombent aux mains d'une bande de soldats catholiques, dont le chef, le chevalier d'Achon, les arrête et les retient prisonniers.

« Aubigné ne pleura pas pour la prison, mais ouy bien quand on luy osta une petite espée argentée, et une ceinture à fers d'argent. »

Ces minces détails que l'auteur note sans y ajouter aucune réflexion, mais qu'il accompagne évidemment d'un sourire, font ressortir dans toute sa naïveté la nature enfantine. Le jeune garçon qui pleure la perte d'un joujou va tout à l'heure affronter sans sourciller celle de la vie.

Séparé de ses compagnons, il est interrogé seul par un sombre inquisiteur. Ni les exhortations

sévères, ni le supplice du feu dont on le menace, ne peuvent ébranler son attachement à la foi qui lui a été enseignée dès le berceau. A cette épreuve redoutable succède une scène bien différente, mais qui forme avec elle un contraste entièrement dans l'esprit du temps. Tout l'extérieur d'Aubigné révélait l'enfant de bonne maison :

« Les capitaines qui luy voyaient un habillement de satin blanc bandé de broderies d'argent, et quelque façon qui leur plaisoit, l'amenèrent dans la chambre d'Achon. »

Là il y avait joyeuse réunion; on dansait. Le jeune prisonnier, avec cet habit de satin blanc, ces broderies d'argent, qui nous font voir le luxe de vêtements alors en usage chez la noblesse, n'était point, à ce qu'il semble, déplacé dans un bal, et s'y trouvait même beaucoup mieux en situation que dans un voyage à travers champs, ou entre les murs d'une geôle. On commence néanmoins par lui renouveler, et toujours aussi vainement, les menaces déjà faites; puis, sans transition, le chevalier d'Achon lui demande de danser une gaillarde, danse de l'époque, d'un mouvement vif et gai. Il s'y prête volontiers, et presque au pied du bûcher qu'on lui met devant les yeux, danse avec tant de grâce que tous les assistants en demeurent ravis. Mais la scène change encore une fois. Durement réclamé par l'inquisiteur, Aubigné est reconduit auprès de ses amis, auxquels il annonce le sort qui les attend, et qu'il doit partager avec eux. Ni pleurs ni soupirs n'accueillent cet arrêt.

« Par luy Béroalde adverti que leur procès estoit fait, se mit à taster le poux à toute la compagnie, et les fit résoudre à la mort très facilement. Sur le soir, en portant à manger aux prisonniers, on leur montra le bourreau de Milly, qui se préparait pour le lendemain. »

En présence de cette fin aussi affreuse qu'imminente, les condamnés se mettent en prière, et se disposent à employer ainsi la dernière nuit qu'ils doivent passer ici-bas.

La veillée funèbre n'est pas encore très avancée, quand la porte s'ouvre doucement. Un gentilhomme préposé à leur garde se présente. Est-ce un porteur de sinistre nouvelle? Le moment du supplice serait-il avancé? Non. Peu d'heures auparavant, chez le chevalier d'Achon, le visiteur a vu Aubigné. Il vient à lui, l'embrasse, et se tournant vers Béroalde, déclare que, pour l'amour de cet enfant, il les sauvera tous.

— « Tenez-vous prest pour sortir quand je vous le diray » — ajoute-t-il. — « Cependant donnez-moy cinquante ou soixante escus pour rompre deux hommes sans lesquels je ne puis rien. — On ne marchanda pas à trouver soixante escus, cachez dans les souliers. A minuit, ce gentilhomme revint accompagné de deux autres, et ayant dit à Béroalde : — Vous m'avez dit que le père de ce petit enfant avait commandement à Orléans; promettez-moy de

» me bien faire recevoir en sa compagnie. — Cela luy estant assuré avec une honorable récompense, il fit que toute la bande se prit par la main, et luy, ayant pris celle du plus jeune, mena tout passer secrettement auprès d'un corps de garde, de là dans une grange, par dessous leur coche, et puis dans les bleds, jusques au grand chemin de Montargy, où tout arriva avec grands labeurs et grands dangiers. »

Les délivrés poursuivant leur route, ici accueillis sympathiquement, là menacés de nouveaux périls, gagnent enfin Orléans, où commandait en second Jean d'Aubigné.

Seréfugier dans les bras et sous la protection d'un père, quelle joie, après de si terribles aventures, pour un enfant de dix ans! L'auteur, toujours stoïque et concis, n'aborde pas ce sujet. Il nous apprend seulement que, par les soins du seigneur d'Aubigné, le savant Béroalde et son disciple retrouvent à Orléans un asile convenable et commode pour leurs travaux.

Cependant, à quelque temps de là, cette satisfaction est troublée. Une affreuse contagion dévastait la ville. Durant une absence de son père, Aubigné en est atteint. La mort, qui fauche à coups redoublés autour de lui, et compte même madame Béroalde au nombre de ses victimes, épargne le jeune pestiféré. Jean d'Aubigné, à son retour, le trouve guéri, mais en proie à un autre mal, dont jusqu'alors il n'avait pas manifesté de symptômes : la paresse. Au milieu des distractions de la guerre qui l'environnent, il a pris en profond dégoût l'étude et l'application d'esprit. Le père affligé, pour le tirer de cette apathie persistante, essaie d'un remède héroïque.

« Il envoya au compagnon par son dispensier (économe) un habillement de bureau » (éttoffe de laine grossière) « avec charge de le conduire par les boutiques pour choisir quelque maistier puisqu'il quittait les lettres et l'honneur. Notre escholier prit à tel cœur cette rude censure qu'il en tomba en fièvre frénétique, et faillit à en mourir; et puis, estant relevé, alla prononcer, à genoux devant son père une harangue de laquelle les lieux pathétiques arrachèrent des larmes aux escoutants. »

Un pardon demandé avec tant d'éloquence ne pouvait être refusé. Le triomphe du jeune orateur fut complet.

La lutte entre les partis continuait toujours. Le hasard des combats amène entre les mains du père une ancienne connaissance du fils : c'était le chevalier d'Achon. Aubigné va le voir. Un caprice de la fortune avait retourné les rôles, mais il n'abuse pas de ce changement. Sans laisser la moindre insulte tomber de ses lèvres, il se contente de reprocher doucement au chevalier la rigueur dont il avait jadis usé envers ses captifs. Il ne donne pas d'autres détails sur cette entrevue, qui pourrait offrir pourtant quelque intérêt au lecteur. Il ne dit rien non plus du siège d'Or-

léans par le duc François de Guise, ni de la manière dont ce siège fut levé. Ce n'est ici que l'histoire particulière de sa vie, et le crime de Poltrot de Méré ne s'y rattache pas. La paix suivit bientôt après. Jean d'Aubigné en fut l'un des principaux négociateurs, et survécut peu de temps à ce dernier acte public auquel il eut part. Usé par les fatigues de la guerre, il se disposait à retourner chez lui, pour y chercher le repos. A l'heure du départ, il embrasse son fils avec un redoublement de tendresse, en lui recommandant sur toutes choses l'amour de la science et le respect de la vérité. C'était un adieu suprême ; il mourut en route, des suites d'une blessure récente reçue pendant la défense d'Orléans. On fut quelque temps sans l'annoncer à son fils ; mais le cœur a ses divinations secrètes. Saisi d'une inexplicable tristesse, Agrippa d'Aubigné donnait des larmes à ce père chéri avant de savoir qu'il ne l'avait plus.

L'orphelin, confié aux soins d'un tuteur qui résidait en Saintonge, est envoyé par lui à Genève pour y continuer et y terminer ses études. L'atmosphère de rigorisme austère qui enveloppait la ville de Calvin paraît avoir agi sur lui en sens diamétralement contraire à ce qu'on aurait pu en attendre. Indigné qu'on le remette au collège, lui qui « faisait plus de vers latins qu'une plume diligente ne pouvait en écrire », qui lisait couramment les docteurs hébreux et avait fait déjà son cours de philosophie, se déclare en pleine insurrection contre le travail, et se livre à des « posticqueries », c'est-à-dire à des tours d'écolier, qui, sans avoir rien de bien criminel, lui attirent néanmoins les réprimandes et les sévérités de ses régents. Enfin, par une dernière « posticquerie », plus énorme que toutes les autres, il plante là Genève et son collège. Sans prendre conseil que de lui-même, il se rend à Lyon et s'y applique à l'étude des mathématiques. Il y joint même un peu de magie, mais purement théorique, s'empresse-t-il d'ajouter. Par malheur, l'étudiant n'avait pas une bourse des mieux fournies ; le contenant en est bientôt épuisé. La fin de l'aventure menace d'être funeste. Nous le voyons un jour, isolé dans cette grande ville, errant par les rues, et réduit au plus complet dénuement. Il a fui son logement, où l'hôtesse lui demande de l'argent, et, n'osant y rentrer, se trouve sans asile et sans pain. Dans sa détresse, l'idée du suicide se présente à l'esprit de ce garçon de quinze ans.

« Estant en peine où il passerait la nuit, il s'arresta sur le pont de la Saône, et là, penchant la tête vers l'eau pour apaiser ses larmes qui tombaient en bas, il luy prit un grand désir de se jeter après elles et l'amas de ses dé-
plaisirs, quand sa bonne nourriture (éducation) luy faisant souvenir à cela qu'il fallait prier Dieu devant toute action, le dernier mot de ses prières estant la Vie éternelle, ce mot

» l'effraya et lui fit crier à Dieu qu'il l'assistast dans son agonie. Lors tournant son visage vers le pont, il vit un valet duquel il connut premièrement la maille rouge, et le maistre bientôt après, qui estoit le sieur de Chillaud, son cousin germain, qui, envoyé en Allemagne par M. l'Amiral, portait à Genève de l'argent au petit désespéré. »

Jamais cousin ne fut mieux venu et secours providentiel n'arriva plus à point. Le petit désespéré reprit apparemment courage, et rentra chez son hôtesse ; mais son séjour ne devait plus s'y prolonger beaucoup. Une nouvelle prise d'armes des protestants remet toute la France en mouvement. Aubigné retourne en Saintonge.

Cependant, plus que jamais, les ailes du jeune oiseau se soulèvent. Le désir de courir le monde et les aventures guerrières le possédait. Son tuteur, pour l'obliger au travail, emploie un procédé violent : il l'enferme dans sa chambre, et tous les soirs lui fait enlever ses habits. L'étude n'y gagne rien ; l'entêté est tout à son idée fixe. Un gros de cavalerie va quitter le pays pour se rendre au lieu de réunion des forces protestantes, Aubigné n'y tient plus. A l'aide de ses draps, pieds nus, en chemise, il descend de sa fenêtre, escalade deux murailles, manque de tomber dans un puits, et reprend son élan. — Laissons-le raconter lui-même cette nouvelle échappée :

« ... Alla trouver ces compagnons qui marchoient bien étonnez de voir un homme tout blanc courir après eux criant et pleurant de quoy les pieds luy saignoient. Le capitaine Saint-Lau, après l'avoir menacé pour le faire retourner, le mit en croupe, avec un méchant manteau sous luy, parce que la boucle de la croupière l'escorchoit. »

L'action d'un jeune garçon si déterminé avait au fond de quoi ne pas déplaire à ces hommes de guerre. Ils accueillent donc sans autre difficulté le camarade qui leur arrive. Un peu plus loin se présente une troupe du parti contraire. Selon l'usage du temps, on en vient immédiatement aux mains.

« Cela fut défait avec peu de combat, où le nouveau soldat en chemise gagna une harquebuse et un fourniment, mais ne voulut prendre aucun habillement, quoi que la nécessité et ses compagnons luy conseillassent ; ainsi arriva au rendez-vous de Jonzac, où quelques capitaines le firent armer et habiller. »

Telle est l'entrée d'Agrippa d'Aubigné dans la carrière des armes, qu'à partir de là, en dépit de la parenté qui s'élève, et tente de le faire rentrer sous sa tutelle, il ne quittera plus. Depuis l'âge de quatre ans, on doit en convenir, il avait assez pâli sur le grec et l'hébreu pour désirer un changement dans ses occupations. Ce qu'il avait appris, il ne l'oublie pas ; il l'étend même encore par l'étude, au milieu des agitations de la guerre, mais le règne absolu des livres est fini pour lui,

et c'est de la vie active qu'il va désormais prendre les leçons.

Nous passons le récit des misères de tout genre qui abondent dans cette vie de soldat, dont il fait allègrement le rude apprentissage; des combats auxquels il prend part, et des exploits qui lui valent l'estime, — quelquefois la jalousie, — de ses compagnons d'armes, ainsi qu'un avancement graduel et mérité. Malheureusement, à l'ardent courage de la jeunesse il joint un esprit d'indépendance et une verdeur de parole, qui devaient, dans tout le cours de sa carrière, lui faire peu d'amis, surtout parmi ses supérieurs. Il en cite dès-lors un trait à ses enfants, comme un exemple à ne pas suivre.

Louis de Bourbon, premier prince de Condé, chef de l'armée protestante, avait remarqué ce jeune homme si alerte et si audacieux en toute occasion périlleuse. Il désire l'attacher à sa maison.

« Cet honneur, présenté par M. de la Caze en ces termes qu'il le vouloit donner à ce prince, » la response de cet étourdy fut : Meslez-vous de » donner vos chiens et vos chevaux. »

L'étourdy, » on le comprend, n'entra pas dans la maison du prince de Condé.

Une paix, qui semblait cette fois devoir être durable, rapproche les deux partis. Aubigné n'avait encore que dix-huit ans, mais après trois années passées dans les camps et dans les batailles, ce n'était plus un enfant. Son tuteur le met en possession de sa fortune maternelle; quant à la succession de son père, uniquement composée de dettes énormes, il avait dû tout d'abord y renoncer. Quelque argent comptant, une terre située dans le pays de Blois, constituaient la totalité de son avoir. Accompagné, pour parler comme lui, d'une fièvre-quarte qui ne le quittait pas, il part pour le Blaisois. Il y est, à son arrivée, traité d'imposteur. Un étranger s'était emparé de la terre des Landes, et, comme la Bellette de La Fontaine à l'égard de Jean Lapin, refuse de la restituer au légitime propriétaire, offrant de prouver, pièces en main, que le véritable Aubigné a été tué dans l'un des combats les plus acharnés de la dernière guerre. Le jeune homme se réclame de quelques parents qui habitaient le pays; vaine démarche! En temps de troubles civils et religieux, il n'y a plus de parenté. Renié par eux comme huguenot, accablé par la maladie, dénué de toute ressource, il est réduit, pour obtenir justice, à s'adresser aux tribunaux. On se représenterait difficilement une position plus malheureuse que la sienne, telle que lui-même la dépeint :

« Le misérable à qui les parents, l'argent, la » faveur et la santé défailloient, se fait porter » demi-mort par bateau à Orléans, et de là dans » l'auditoire, où étant dans une chaise fort basse, il eut permission de playder sa cause. Son exorde fut si pathétique et tellement aidé de

» sa misère, que les juges, regardant d'un œil » furieux ses parties, ils se levèrent de leurs » places, et s'estant escriés qu'autre que le fils » Aubigné ne pouvoit parler ainsi, luy demandèrent pardon. »

Second triomphe que remportait son éloquence, et qui ne devait pas être le dernier de sa vie. Dans le premier, il n'avait eu à fléchir qu'un père; dans celui-ci, sans même avoir besoin d'aller plus loin que son exorde, non seulement il convainquit ses juges, mais, chose miraculeuse! ses propres adversaires.

L'éloquence est sœur de la poésie. Quelque temps après, sous l'empire d'une passion que, jusqu'alors, il n'avait pas connue, a lieu le matinal éveil de sa muse. Il a près de vingt ans; il voit Diane de Talcy, fille d'un vieux et digne gentilhomme du voisinage qui entretient avec lui des relations amicales, et Diane de Talcy s'empare instantanément de toutes ses pensées comme de tout son cœur. Trop humble encore de position et de fortune pour oser émettre des prétentions à la main de la noble et riche demoiselle, il dissimule ses impressions, mais les épanche dans des vers animés du souffle vivant de la jeunesse, et le poète qui, plus tard, peindra dans ses *Tragiques*, d'un pinceau si mâle, les misères de son temps, réunira plus tard aussi, sous le titre gracieux de *Printemps*, les œuvres légères dues à ses premières inspirations et à ses premières amours. Ce recueil, où, d'après lui, « il y a plusieurs choses moins polies, mais quelque » reur qui sera au gré de plusieurs, » n'est pas arrivé jusqu'à nous, et nous devons, quant à son plus ou moins de mérite, nous en rapporter au jugement de l'auteur.

Cependant, toutes les forces de sa vaillante nature ne s'absorbent pas dans ce sentiment nouveau. Tandis que la paix se maintenait en France, les Pays-Bas, soulevés contre l'Espagne, ouvraient un champ d'exercice voisin aux esprits avides d'activité et de combats. Le bruit courait que le roi se disposait à envoyer au secours des insurgés une armée dont l'amiral de Coligny aurait le commandement. Aubigné s'occupe à lever une compagnie, et se rend à Paris, afin d'y prendre sa commission. Dans le même temps, le prochain mariage du jeune Roi de Navarre avec la sœur du Roi de France y attirait toute la fleur du parti protestant. Le mois d'août 1672 marchait vers une date sinistre.

« Comme il estoit à Paris, dans la saison des » nopces, servant de second à un sien amy en un » combat près de la place Maubert, il blessa un » sergent qui le vouloit prendre, ce qui luy fit » quitter Paris; et la Saint-Barthélemy fut trois » jours après... »

Heureux duel! heureux méfait! Aubigné ne fut ni la victime, ni le témoin oculaire de cette journée de sang.

Les grands crimes que nous montre l'histoire,

de quelque nom sacré qu'ils se couvrent, — patriotisme ou religion, — atteignent rarement le but visé par eux, et se retournent souvent même contre leurs auteurs. Le massacre du 24 août est de ce nombre. Sur tout le territoire français, les réformés échappés au carnage avaient repris les armes; de toutes parts on escarmouche, on se tue sans merci ni pitié. Aubigné, l'un des premiers, ne s'y épargne pas. Il voudrait se rendre en Saintonge, où se concentrent les forces de son parti; mais il en est loin, l'argent lui manque. Isolé, entouré d'ennemis et de périls, que peut-il faire? — Pour se donner le temps de la réflexion, il se retire près du bon sire de Talcy. Il y retrouve Diane et toutes les émotions que sa vue lui a causées; néanmoins, toujours ferme dans la résolution de se taire et d'obéir à l'honneur, il confie au vieux seigneur son intention de gagner la Rochelle, et le triste état de pénurie qui l'empêche de mettre ce dessein à exécution.

« Le vieillard répliqua : — Vous m'avez dit autrefois que les originaux de l'entreprise d'Amboise avoient esté mis en depost entre les mains de vostre père, et qu'en l'une des pièces, vous aviez vu le seing du chancelier de l'Hôpital, qui pour le présent est retiré en sa maison d'Estampes. C'est un homme qui ne sert plus de rien, et qui a desadvoué vostre party; si vous voulez que je luy envoie un homme pour l'avertir que vous avez cet acte en main, je me fais fort de vous faire donner dix mille escus, ou par luy ou par ceux qui serviroient contre luy. »

S'il est un nom vénéré dans nos annales, c'est celui du chancelier de l'Hôpital. L'associer à l'idée d'un complot ne peut venir à l'esprit de personne. Quelle était donc la pièce compromettante qu'Aubigné avait en sa possession? Il n'en dit rien. Mais la modération et le patriotisme désintéressé sont, en temps de guerre civile, suspects aux partis extrêmes. Des tentatives d'apaisement faites par le chancelier lors de la conspiration d'Amboise, des relations qu'elles avoient nécessitées de sa part avec les chefs protestants, sans doute il subsistait quelques traces. Elles suffisoient pour l'incriminer devant la politique violente qui prévalait dans les conseils de la royauté. Déjà n'avait-il pas fallu qu'un ordre exprès et personnel de Charles IX vint arrêter les coups d'arquebuse de la Saint-Barthélemy, qui

couraient chercher l'illustre vieillard jusque dans sa retraite, et lui permit d'y déplorer en silence les maux de la patrie, qu'en vain il s'était efforcé de conjurer?

Quant au conseil que le sire de Talcy donnait à son jeune et besogneux ami, à moins que, par là, il ne voulût secrètement l'éprouver, comme la suite du récit autorise à le croire, que peut-on bien en dire, si ce n'est que ce conseil était tout simplement infâme? Il semble qu'aux époques troublées, les sens moral individuel se trouble aussi et perde le droit chemin. « C'est un homme qui ne sert plus de rien, » dit naïvement l'honnête seigneur. Cet homme dès lors n'a droit à aucun ménagement. Voyons l'usage qui va être fait de ce principe utilitaire.

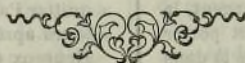
« Sur ces paroles, Aubigné va quérir un sac de velou fané, fit voir ces pièces, et, après y avoir pensé, les mit au feu : ce que voyant, le seigneur de Talcy le tança; la réponse fut : — Je les ai brûlées, de peur qu'elles ne me brûlassent, car j'avais pensé à la tentation. — Le lendemain, le bonhomme prit l'amoureux par la main avec tel propos : — Encore que vous ne m'avez pas ouvert vos pensées, j'ai de trop bons yeux pour n'avoir pas découvert votre amour envers ma fille. Vous la voyez recherchée par plusieurs qui vous surpassent en biens. — Ce qui estant advoué, il poursuit ainsi : — Les papiers que vous avez brûlés de peur qu'ils ne vous brûlassent m'ont eschauffé à vous dire que je vous désire pour mon fils. — Aubigné répond : — Monsieur, pour avoir méprisé un trésor médiocre et mal acquis, vous m'en donnez un que je ne puis mesurer. »

La leçon de loyauté généreuse donnée par le jeune homme au vieillard avait profité, et la façon dont le sire de Talcy la paie nous réconcilie avec lui.

Le père, la fille, le jeune amoureux étoient d'accord; mais à côté d'eux, étrangère à leurs affections et à leurs espérances, la famille s'émeut. Diane de Talcy et Agrippa d'Aubigné n'appartenaient pas au même culte. Un oncle, chevalier de Malte, se révolte à l'idée que sa nièce puisse devenir la femme d'un huguenot. Devant cette opposition qui se déclare, le seigneur de Talcy recule, et finit par retirer sa parole.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

POÈTES

Impressions de Voyages et d'Art.

PAR MADAME ALPHONSE DAUDET (1)

Dans ce volume, première publication d'une jolie plume féminine, nous choisirons quelques vers qui nous semblent empreints de grâce et de poésie domestique, car c'est là, semble-t-il, la pente du très véritable talent de madame Daudet; ce talent sort de sa voie lorsqu'il admire et recommande les écrits des chefs de l'école naturaliste, et quoique ses éloges soient remplis de tact et de mesure, il est certains noms, il est certaines œuvres que l'auteur devrait ignorer : une plume aussi chaste ne doit ni les écrire, ni les décrire. Mais qui n'aimerait ces gentils vers, si vrais et si doux, si maternels, que toutes les jeunes mères liront avec plaisir ?

LA CHAMBRE AUX JOUJOUX

Voici la première gelée :

Nous ferons du feu le matin,
Pour fondre à la vitre étoilée
Ces ramages de blanc satin.

Le soleil, dans sa brume rose,
N'a plus ni chaleur, ni clarté.
Il faut, dans la chambre bien close,
Ranger tous les joujoux d'été.

Quelques gouttes de la fontaine
Se glacent dans l'arrosoir vert,
Car la fin de l'automne est pleine
De la menace de l'hiver.

Il reste une fine poussière
Sur la brouette de bois peint,
Le ballon, dans sa rondeur fière
Et grise, semble un astre éteint.

Laissons les volants, blanches ailes,
Sur les raquettes, nids vibrants,
Ils attendront les hirondelles
Et tous les oiseaux émigrants.

Mets auprès ta petite pelle,
Par qui ton jardin fut tracé;
Le rateau menu me rappelle
Les beaux jours de l'été passé.

Plaçons sur les plus hautes planches

Les flèches; de ton arc doré

Elles s'élevaient vers les branches

Dans un vol court, désespéré.

Nous plierons la gaze fragile,

Où se prenaient les papillons.

Il faut nouer la corde agile

Du cerf-volant plein de rayons.

Et tes nacelles, suspendues

Aux murs comme au flanc des vaisseaux,

Attendront que les eaux fondues

Se séparent en clairs ruisseaux.

Cela est jeune et vif et riant; les vers suivants plus graves, charment l'oreille et la pensée :

Je voudrais revivre ma vie,
Jour par jour, avec la raison
D'une intelligence asservie
Que ne tente plus l'horizon.

Relire tout entier mon livre
Sans me hâter et sans frémir,
De la page où l'on se sent vivre
A celle où l'on se voit mourir.

Plus d'attente ni de surprises,
Et les bonheurs sans lendemain,
Feuilles roses au revers grises,
Ne feraient pas trembler ma main.

J'aime à louer ce gracieux auteur, et il y aurait certes davantage à lui emprunter et à en citer, mais un autre petit volume demande un mot d'introduction : il ne fut pas tracé par une main blanche, ni écrit sous de beaux ombrages; les *Poésies d'un Ouvrier forgeron* ont fait la consolation d'un homme courageux, voué à de rudes labeurs et que la muse rafraîchissait de son souffle; ces chants n'ont pas de gaieté; ils ne peignent pas la vie élégante et douce d'une femme du monde, mais, oserai-je le dire? les sentiments chrétiens et résignés de ce pauvre artisan sont souvent peut-être plus élevés que ceux de la brillante parisienne. Il dit ses ennuis, ses fatigues, ses travaux, et il chante Dieu qui l'a soutenu et fortifié : Dieu est si bon pour les petits et les humbles! Voici des vers où Jean Reigner nous peint son atelier, et certes, l'on peut compatir aux peines qu'un sort inclement inflige à une âme délicate :

(1) Chez Charpentier, rue de Grenelle-Saint-Germain, 13. Prix : 3 fr. 50.

Comment suis-je tombé vivant dans cet enfer,
Où l'énorme pilon, qui broie et tord le fer,
Où les pesants marteaux et les limes mordantes
Jettent dans l'air troublé leurs notes discordantes,
Pendant que la vapeur, de son souffle brutal,
Ebranlant les parois de son corps de métal,
Sur leurs axes polis, que le calcul dirige,
Fait tourner cent métiers, à donner le vertige !...
Sur leurs gradins luisants fait siffler et courir,
Et descendre, et monter, de longs serpents de cuir ;
Fait heurter à grand bruit les dents des engrenages,
Pivoter en tous sens d'innombrables rouages,
Grincer le dur acier, sous l'outil qui le mord,
Comme un rival qui lutte et cède avec effort,
Et gronder dans leur coin le tour et la cisaille,
Deux géants noirs, scellés dans la pierre de taille.
Mes tristes compagnons, ayant pour la plupart
Une orgie à l'esprit, sur la lèvre un brocard,
Entonnent des chansons, mille fois répétées,
Filles des carrefours, par le peuple adoptées ;
Ou sifflent de vieux airs en battant le pavé
D'un énorme sabot, lourdement soulevé ;
Ou se tordant le corps, se contractant la face,
Provoquent un gros rire en faisant la grimace !...
Seigneur.....

Si tu bénis les pleurs de l'homme, ton enfant,
Tu m'as beaucoup remis, car j'ai pleuré souvent.
Tu m'as beaucoup aimé, Seigneur !... Je me rappelle
Qu'au milieu des écarts de mon passé rebelle,
Au sein de la nuit sombre où j'étais sans secours,
L'orgue et les hymnes saints m'attendrissaient tou-

[jours ;]

Que je ne passais point près de l'humble chapelle
Sans mettre avec plaisir chapeau bas devant elle,
Et que tout près du Christ qu'on voit parfois au bord
Du chemin isolé, mon cœur battait plus fort.
Je me rappelle aussi que, dans le cercle impie
Où chacun te jetait la pierre et l'ironie,
Des quolibets honteux qui t'allaient outrager,
J'éprouvais le besoin pressant de te venger.
Il me semblait entendre une voix bien connue,
Triste, qui me disait : « Celui que l'on conspué,
» Que dans ce lieu coupable on traîne au pilori...
» Malheureux ! lève-toi ! c'est ton meilleur ami ! »

Le sentiment le plus vrai palpète dans ces
beaux vers (1). De même une ardeur patriotique a
dicté à un vieux soldat une série de petits poèmes,
intitulés *la France héroïque* (2). Toutes les
gloires de la patrie y sont noblement célébrées,
dans des vers pleins d'âme et d'une allure facile,
auxquels on regrette pourtant que se puisse re-
procher parfois quelque peu de prosaïsme. Je
citerai des strophes de la préface. Elles recom-
manderont ce livre aux frères de nos lectrices.

Non ; j'ai pris des héros à la mémoire pure,
Que l'histoire les ait ou non glorifiés ;
De ces cœurs dévoués sans calcul, sans mesure,
Qui, martyrs du Devoir, se sont sacrifiés !

Leur vertu n'était pas une vaine apparence :
Pour sauver le Pays quand ils se sont offerts,
Ils n'avaient qu'un seul but : le salut de la France,
Et la France a gémi des maux qu'ils ont soufferts.

(1) Chez Danel, Lille. Prix, 50 c.

(2) Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine. Prix : 3 fr.

De ces types d'honneur l'auréole est sans tache :
Ils laissèrent au monde un nom immaculé :
Nom humble quelquefois que le passé nous cache,
Et j'aurai du mérite à l'avoir révélé ;

Car je les ai choisis, ces modèles sublimes,
Avec un soin sévère, où je les ai trouvés ;
Prenant mon idéal dans les classes infimes,
Comme je le cherchais dans les rangs élevés.

C'est pourquoi j'ai dépeint l'audace, la bravoure
De nos fiers paysans, de nos preux villageois ;
Dessinant, à côté du héros qui laboure,
L'admirable profil d'intrépides bourgeois.

C'est pourquoi dans mon livre une héroïne obscure,
Mais digne du grand jour, apparaît tout en deuil
Derrière Jeanne d'Arc, ravissante figure,
Et près de Jeanne Hachette au front brillant d'orgueil.

C'est pourquoi dans mes vers soldat ou capitaine
Occupent tous les deux le même piédestal ;
C'est pourquoi l'on y voit l'épaulette de laine,
Le casque du guerrier, l'habit du général.

LA FILLE AU VAUTOUR

PAR MADAME DE HELLERIN

Ce livre, œuvre d'une dame autrichienne, est
certainement un des plus beaux romans que l'on
puisse lire ; il retrace admirablement les mœurs
des habitants du Tyrol, et il est empreint d'une
grandeur et d'une énergie que la délicate plume
française atteint bien rarement. Les paysages
sont peints avec un art et une vérité admirables,
et le caractère de Wally, la *Fille au Vautour*,
si ardente, si rude, si noble néanmoins, intéresse
comme s'il s'agissait d'une personne vivante.
Madame de Hellerin a donné à cette sauvage
Wally une vie que madame Sand n'a jamais su
insuffler à aucune de ses héroïnes ; on plaint
Wally maltraitée par son père, on plaint Wally
dans sa solitude des Alpes, seule avec son vau-
tour, on la plaint encore lorsqu'un amour mé-
prisé la pousse au crime, on prend compassion de
sa pénitence, et l'on se réjouit lorsqu'après tant
de malheurs se lève enfin pour elle une aube de
félicité. Le caractère du curé est original et tou-
chant ; seul ami, seul conseiller de Wally, il la
conduira au repentir et au bonheur, et il commu-
nique à cet ouvrage une empreinte de grandeur
morale qui éclate au milieu des passions mises
en jeu et de la nature pastorale qui leur sert de
cadre, comme les chapelles que l'on trouve dans
ces âpres montagnes et qui dominent ces pauvres
hameaux. Aux personnes qui lisent des romans,
nous recommandons la *Fille au Vautour*. La
traduction en est très élégante et très facile (1).

M. B.

(1) Un volume, chez Hachette. Prix : 3 fr. 50.

LA LÉGENDE DES AMES

Souvenirs de quelques conférences de saint Vincent-de-Paul.*

PAR E. ALCAN.

J'ai lu d'un trait avec délices ces deux volumes, et pourtant cela n'est guère littéraire, cela ne parle pas à l'esprit, mais à l'âme ; souvenirs d'un membre actif des conférences, on sent la vérité de chacune de ces petites histoires, recueillies sur ce singulier pavé de Paris, qui voit passer tant de vertus et tant de vices, tant de luxe et tant de misères, et on admire tantôt la tendre charité du riche, qui a pour objectif dans la vie le soulagement de la misère, tantôt la patiente résignation du pauvre, et l'on se dit que sur cette terre de France, où il se fait tant de mal, il y a cependant des spectacles qui ravissent les anges et qui désarment les colères célestes. Deux peuples bien différents vivent sur le même sol, respirent le même air, boivent les mêmes eaux : les enfants de l'Évangile et les fils de Voltaire forment ces deux armées. Quand viendra le jour heureux où, réunis dans un embrassement, ils ne feront plus, sous l'œil de Dieu, qu'une seule nation ? La charité des chrétiens cherche à hâter ce moment si désiré et à rapprocher les pauvres des riches, les ouvriers des patrons ; la charité est la vertu par excellence de notre siècle, et ce livre dont nous

parlons, qui, dans sa simplicité, raconte tant de faits touchants, qui excite si bien à la compassion et au zèle, ce livre est tout à fait de circonstance.

Nous le recommandons vivement à nos lectrices : il leur fera du bien, il les encouragera à multiplier ce bien autour d'elles. Les bons livres ne sont-ils pas ce grain ensemencé qui grandit, se multiplie et attire les oiseaux du ciel à son ombre ? (1).

LA MOSAÏQUE DES ÉCOLES

PAR LOUIS COLLAS

Les mères de famille et les institutrices seront charmées de ce livre de lecture, fort bien choisi dans les plus belles pages, vers et prose, des auteurs français, anciens et modernes. Ce qui plaît dans ce recueil, c'est la pureté et la beauté morale qui s'en dégagent ; le choix, qui est *invention*, a été des plus délicats. D'excellents conseils sur la lecture à haute voix ajoutent à la valeur de ce volume (2).

(1) Chez Bray et Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris. Deux volumes. Prix, 6 fr.

(2) Un volume cartonné. Prix, 1 fr. 50 c. — Chez Ch. Fouraut, 47, rue Saint-André-des-Arts, Paris.

CONSEILS

SITUATIONS DIFFICILES

Depuis soixante ans et plus, les femmes, en France, ont presque toutes été élevées chrétiennement, grâce précieuse qu'elles devaient à la bonne disposition des familles et à la fécondité de ces établissements religieux, d'où sont sorties tant de dignes mères de famille et tant de saintes filles vouées à toutes les bonnes œuvres. En général, leur foi n'a pas trouvé autour d'elles une rude opposition ; la persécution domestique, jusqu'à ces dernières années, s'est montrée assez anodine : les maris grognaient contre le maigre, les plus méchants se faisaient servir du veau au jus, pendant que leurs femmes mangeaient de la morue, ils critiquaient les offices et se moquaient du confessionnal ; mais la propagande impie n'était pas installée au foyer, et la

plupart de ces vieux voltairiens mouraient dans les bras de l'Église, grâce à leurs femmes, à leurs filles, ou même à leur vieilles servantes.

Les temps sont changés : une guerre implacable est déclarée à Dieu ; beaucoup d'hommes, séduits par la vaine science, séduits par les sens, entraînés par le respect humain, sont les agents actifs de cette lutte, et les femmes de ces hommes, leurs filles, rencontrent sur leur chemin des oppositions cruelles qui les blessent dans leurs sentiments les plus saints et les plus intimes. Suivant le caractère du maître, sa tyrannie revêt des formes différentes, elle est ou brutale, ou raisonnée, ou sarcastique ; elle s'appuie sur l'autorité des mauvais journaux, des mauvais livres, et surtout de la mauvaise science, celle qui ne croit pas à ce qu'elle ne peut voir de ses faibles yeux, peser dans ses petites balances et tenir sous son étroit compas. Combien d'hommes

qui nient tout ce que la foi enseigne, tout ce que l'imposante tradition de dix-neuf siècles nous a transmis, se font les apôtres du darwinisme, du naturalisme, et croient aveuglément ce que leur apprend un auteur ou un professeur, peu convaincu peut-être de ses propres systèmes?

Que peut faire une femme, mariée à un incrédule intolérant, qui veut lui imposer ses doutes et ses négations? Elle a besoin de trois grandes vertus, — la patience en premier lieu : elle aura souvent besoin de l'exercer, et plaise à Dieu qu'elle puisse être convaincue que la douceur est une arme toute-puissante, et que les discussions, les contestations, les controverses, fortifient d'ordinaire les sentiments de l'opiniâtre adversaire. Plaidez votre cause, cette noble cause de la religion, par votre raison, par vos vertus, et ne vous engagez pas dans des dissertations qui, eussiez-vous la science théologique de madame Swetchine, ne toucheraient pas celui que vous voulez convertir. Le philosophe de l'antiquité, pour prouver le mouvement, marcha ; pour prouver la vérité de votre foi, soyez fidèle aux devoirs qu'elle enseigne, aux vertus qu'elle recommande, montrez-vous vraiment disciple de celui qui a dit : *Je suis doux et humble de cœur*, mais agissez simplement et sans ostentation.

À côté de cette patience à l'égard d'autrui, il faut de la fermeté pour vous-même, car votre douceur ne doit pas être faiblesse, ni votre longanimité condescendance. Vous devez, dans tous vos actes d'abnégation, réserver la part de Dieu, des devoirs religieux : je parle de ce qui est de prescription rigoureuse et non pas de conseil. Vous vous priveriez des douceurs de la vie pieuse, de ces moments suaves passés à l'église, dans le commerce de notre divin Maître, vous vous ferez au fond de votre âme, comme jadis sainte Catherine de Sienne, un sanctuaire impénétrable où la pensée de Dieu habite, où l'œil jaloux de l'homme ne pénètre pas, mais vous n'abandonnez jamais le devoir extérieur, le culte que vous devez rendre à Dieu, et certes, de tous les maîtres, Dieu est le moins exigeant. Gardez votre fermeté pour sauvegarder votre conscience : on peut faire à la paix tous les sacrifices, hors celui-là.

Et il vous faudra aussi une grande prudence, car vous serez environnée de périls. Que de livres dangereux, que de journaux ennemis de ce que vous respectez passeront par votre maison ! Tenez-vous sur vos gardes, ne lisez pas ce que vous ne connaissez pas ; une parole hasardée, une assertion que vous ne sauriez vérifier, peuvent faire grand mal à votre âme, car, il faut le reconnaître, l'âme humaine aime le péril, incline vers le doute, et, si elle n'est soutenue par la grâce céleste, elle prête une oreille docile aux suggestions mauvaises. Méfiez-vous de la science telle qu'elle est présentée dans des revues et des journaux, organes de ces sectes qui ne connaissent que la matière. La science à l'instabilité de toute chose humaine ; ce qui paraît évident aujourd'hui fera rire demain. Comment oser tant s'appuyer sur elle ? Les sciences naturelles, dont on abuse de notre temps, qu'on applique à tort et à travers, sur lesquelles on voudrait édifier un monde nouveau, sont nuisibles à ceux qui ne les étudient et ne les comprennent qu'à demi ; depuis des siècles on a dit : *Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène*. Méfiez-vous de ces étalages trompeurs, gardez dans le fond du cœur votre foi, votre belle foi simple et pure, foi au Créateur, foi au Rédempteur, foi au Sanctificateur, et laissez jaser les hommes et les livres. Éloignez, si vous le pouvez, ces mêmes livres de la main de vos enfants... ces pauvres enfants, si précieux et si exposés ! Dieu vous les a confiés, le sceau du baptême est encore sur leurs fronts, oh ! tâchez de graver dans leurs cœurs la foi et les vertus du christianisme. Ce que l'homme a appris sur les genoux de sa mère il ne l'oublie jamais... C'est une tâche ardue... Vous serez blâmée et contrariée, mais songez à l'importance de votre œuvre, et si, au milieu des plus horribles persécutions, les mères chrétiennes du Japon et de la Corée ont su déposer le feu sacré dans l'âme de leurs fils, les mères françaises ne le pourront-elles pas ? L'avenir de la patrie est entre leurs mains.

M. B.

UN RÊVE ACCOMPLI

(SUITE)

XIII

UNE LETTRE.

Onze mois après cette scène, grave au fond, frivole dans la forme, madame d'Hivray finissait

la partie de tric-trac qu'elle faisait presque tous les soirs avec son vieil ami le juge de paix Marlet. Elle était seule au château ; Berthe achevait son éducation au Sacré-Cœur de Rouen, on ne voulait plus d'institutrice pour elle ! Madame de

Fréville, dont le mari souffrait de la poitrine, s'était établie à Cannes dès les premiers jours d'octobre; Valentine ne quittait guère son chez elle, et les amis, les voisins de campagne, étaient dispersés aux quatre vents du ciel: le mariage avait emmené les jeunes gens au sein des villes, les vieillards avaient disparu, et le château, jadis si vivant, si animé, empruntait à sa solitude et à son silence une physionomie sépulcrale; c'était un reliquaire du passé et du bonheur.

Madame d'Hivray avait beaucoup vieilli, ses cheveux blancs sortaient en gros rouleaux de son bonnet de veuve et voilaient ses tempes amaigries; elle ne souriait plus, et dans le fond de ses yeux d'un bleu-clair se lisait une profonde mélancolie. Elle gagnait en ce moment, par une série de combinaisons savantes, mais elle ne plaisantait plus, comme jadis, son partenaire sur sa défaite, et la partie finissait quand le valet de chambre apportait une lettre. Madame d'Hivray la prit avec l'empressement des mères dont les filles sont au loin, puis, en voyant la suscription, elle pâlit même sous le fard que l'abat-jour rose de la lampe mettait sur ses joues. Elle ouvrit, lut d'un regard et passa à son vieil ami. Il lut à demi-voix :

« Ma mère,

» Vous me rendrez la justice que jamais je ne vous ai rien demandé — que votre pardon. Aujourd'hui, je suis à bout de voies, j'éprouve un besoin pressant d'argent; il me faudrait 4,000 fr., sinon, demain j'aurai un protêt pour le billet impayé au bas duquel j'ai mis mon nom, — notre nom. Pouvez-vous me les donner ?

» Votre fils qui vous aime,
AMAURY D'HIVRAY. »

« Que faut-il faire ? demanda-t-elle.

— Ce qu'il demande, parbleu ! pauvre enfant ! » Madame d'Hivray secoua la tête.

« Voulez-vous, dit-elle, après un moment de silence, vous charger d'envoyer cet argent.

— Volontiers. Vous écrirez ?

— Pas un mot.

— Ah ! madame, pardonner serait bien doux !

— Je ne le nie pas ; mais recevoir cette femme à titre de bru, jamais !

— C'est sa femme pourtant !

— Oui, il l'a voulu ainsi, et il en subit les conséquences. Mais, pardon ! je vais chercher les 4,000 francs. »

Elle sortit. M. Marlet tisonna le feu, en secouant à son tour sa tête grise et se disant :

« Si madame de Fréville n'était pas là, sa mère serait plus portée au pardon, mais cette belle dame n'a pas le fond tendre... »

Madame d'Hivray revint avec quatre billets de mille francs.

« Je pars sur le champ, dit le bon juge de paix, le bureau de poste est encore ouvert. A demain, madame.

— A demain et merci. »

Elle retourna dans sa chambre, relut la lettre d'Amaury et pleura amèrement,

Voici ce qui s'était passé. La veille du jour où Amaury avait écrit à sa mère, dans l'après-dînée, Benjamin était venu voir sa sœur. Elle était seule, elle lisait, mais elle jeta son livre en rencontrant le regard de son frère; il était blême, ses yeux, gais et animés d'ordinaire, avaient en ce moment une expression de terreur qui touchait à la folie.

« Qu'y a-t-il, Benjamin ? s'écria-t-elle.

— Il y a que si tu ne peux pas me donner — tout de suite, entends-tu ? — quatre mille francs, je suis un homme perdu, demain je serai arrêté et puis... jugé !

— Qu'as-tu fait ? Tu as emprunté ?

— Oui, Lucie, j'ai emprunté, et puis j'ai... »

Il ne put pas achever. Elle avait compris.

« Oh ! Benjamin ! s'écria-t-elle, quelle chose horrible !

— De prendre quatre billets de mille dans la caisse du patron, qui en regorge, depuis son tripotage avec le Khédive, oui, c'est horrible... mais il y a tant de choses horribles... et ce qui le sera plus encore, c'est d'aller en prison et sur le banc des voleurs... Que dira alors ton mari, qui est si fier ?

— Il ne faut pas qu'il le sache !

— Il le saura, dit Benjamin ; mais si tu as l'argent... la somme... lui seul le saura... le public, et notre mère et notre frère Joseph l'ignorent toujours.

— Je n'ai pas cet argent, mon Dieu !

— Ton mari a touché 4,500 francs chez nous, l'autre jour : où sont-ils ?

— Il m'en a donné 500 ; le reste est dans son secrétaire.

— Dont tu as une clef. Donne, Lucie, le temps presse ; M. Beauvais va revenir de la Bourse. Vite ! vite ! »

Il la dominait en ce moment : cet homme, si faible contre les plus vulgaires tentations, acquiesçait, quand il le voulait, une énergie irrésistible : sa sœur pleurait et se tordait les mains.

« Il ne s'agit pas de cela ! vite ! la clef !

— Voler mon mari ! oh ! Benjamin !

— Aimes-tu mieux que nous soyons tous déshonorés ? »

Elle la tenait entre ses doigts tremblants : il la lui arracha, passa dans la chambre et revint : l'acte funeste était accompli.

Lorsque Amaury rentra chez lui, il écrivit une lettre sur le bord de la table, près de laquelle sa femme travaillait pour se donner une contenance. Lucie avait un tremblement intérieur qui la glaçait de la tête aux pieds, et lorsque son mari, ayant achevé sa lettre, se leva pour aller vers son secrétaire, elle crut qu'elle allait s'évanouir ; elle entendit comme si c'était dans un espace lointain, le grincement de la clef dans la serrure, le tiroir

qui s'ouvrait et le bruit des pas de son mari qui revenait vers elle.

« Lucie ! dit-il. »

Elle leva les yeux avec effort.

« Eh bien ? dit-elle. »

— Il y avait là, dans ce tiroir, quatre mille ans : ils ont disparu, où sont-ils ? »

L'orgueil de Lucie était anéanti ; elle essaya de saisir la main d'Amaury, il la retira :

« Où sont-ils ! réponds ! »

— Benjamin, dit-elle.

— Eh bien ! Benjamin ! tu les a donnés à Benjamin !

— Il est venu... il en avait besoin... il allait être arrêté s'il ne les avait pas...

— Il avait donc volé ! et moi, je dois payer demain un billet, cet argent était là, en réserve, jusqu'à demain, et tu me le prends ! tu me prends mon honneur et mon crédit, malheureuse ! »

Elle ne pouvait répondre : ses lèvres blanches tremblaient, elle levait sur son mari des yeux pleins d'angoisse... Amaury sentit tomber sa colère ; le chevalier se réveilla en lui, et il ne voulut pas accabler cette femme faible, malade, cette enfant qui ignorait le mal qu'elle avait laissé commettre.

« Allons, rassure-toi ! dit-il ; tu aurais dû m'obéir, et moi j'aurais dû t'informer que cet argent appartenait à mon créancier... comment faire maintenant ? »

Il se promena anxieusement dans la chambre, pendant que Lucie, qui ne pouvait reprendre son sang-froid, pleurait tout bas. Enfin, il se rapprocha, traga quelques lignes, les mit dans une enveloppe sur laquelle il écrivit : *Madame la douairière d'Hivray, château d'Hivray-Saint-Ouen*, et il dit à sa femme :

« J'ai demandé cet argent à ma mère. Calme-toi ! »

— Pardonne-moi ! je ne savais pas qu'on pût être si malheureux. »

Il la serra sur sa poitrine : humble et désolée, elle venait de reconquérir quelques droits sur son cœur.

Le billet fut payé à l'heure extrême ; Benjamin ne remit plus les pieds chez sa sœur : il avait quitté les bureaux de M. Beauvais et nul ne savait ce qu'il était devenu.

Cette honte amère, cette secousse profonde avaient, en l'humiliant, éclairé l'esprit de Lucie ; elle éprouvait pour son mari un sentiment reconnaissant, supérieur à ceux qu'elle avait ressentis jusqu'alors, et elle aurait payé bien cher un de ces témoignages d'amour dont il était si prodigue autrefois. Mais Amaury, attristé, absorbé dans les soucis de fortune, n'avait plus ces transports spontanés et confiants qui avaient donné un si rare éclat au début de leur mariage ; sa foi et ses illusions avaient reçu de rudes chocs, et s'il témoignait encore à Lucie une affection généreuse et douce, elle ne devait pas attendre davantage.

Elle aussi s'attristait, elle trouvait que la vie n'avait pas tenu ses promesses, mais avait-elle tenu les siennes ? Elle attendait un troisième enfant, sa santé languissante augmentait sa mélancolie, et parfois elle se prenait à regretter le temps où elle était libre, où l'avenir, n'ayant pas dit son dernier mot, ressemblait à un beau vélin blanc sur lequel sa fantaisie pouvait crayonner de splendides palais, des solitudes enchanteresses, des chaumières couvertes de lierre et irradiées de poésie, tout ce qu'elle avait rêvé, tout ce qu'elle n'avait pas étreint.

Une après-dînée, son mari l'avait conduite au Luxembourg ; ils s'étaient assis ensemble auprès de la fontaine Médicis, et lorsqu'il la vit un peu reposée, il la quitta en lui donnant rendez-vous deux heures après, dans ce lieu même ; la petite Odile les accompagnait, la mère et l'enfant s'en allèrent lentement vers un magasin où Lucie voulait compléter sa layette. Une longue séance devant les comptoirs, l'énervante chaleur des premiers jours d'avril épuisèrent les forces de Lucie, et en se retrouvant dans la rue elle vit ouverte la porte d'une chapelle où elle était venue parfois dans le commencement de son séjour à Paris : elle y entra pour se reposer. N'est-ce pas un lieu de repos et de rafraîchissement que ces silencieux sanctuaires qui ouvrent leurs portes au passant fatigué, et ne semble-t-il pas que le Maître invisible dise, comme autrefois : *Venez à l'écart et reposez-vous un peu ?* Lucie ressentit dans son âme cette calme influence, elle regarda ces voûtes qui lui rappelaient la chapelle du couvent où elle avait passé son adolescence ; elle regarda ces murs qui parlaient un si noble langage et qui portaient les effigies de ceux qui ont combattu le bon combat, l'apôtre des Indes, les martyrs du Japon, les saints adolescents, lis cueillis par le divin Moissonneur : elle regarda le tabernacle, et elle pensa à ces temps heureux où elle priait avec une foi si ardente. En ce temps-là, elle voulait être très bonne et très pieuse : elle avait promis à Dieu une entière fidélité..., promesses sans consistance qui n'avait pas tenu devant les premières séductions du monde. Qu'avait-elle fait pour Dieu ? Ses devoirs, ce moyen que Dieu donne à toute créature pour aller vers lui, comment les avait-elle accomplis ?... elle soupira, et, pour la première fois depuis bien longtemps, elle pria... L'heure qui sonnait la rappela à elle-même, elle dit adieu à Celui qui lui avait parlé tout bas, et elle sortit avec sa fille.

Amaury l'attendait près de la fontaine ; elle se reposa encore un peu, puis il la ramena lentement au logis. Lorsqu'ils furent rentrés, elle le retint près d'elle et lui dit simplement :

« Il m'est venu une idée : si nous avons un fils, j'irai le présenter à ta mère et je lui demanderai pardon. »

Les yeux d'Amaury se mouillèrent soudain.

« Que Dieu t'entende, ma chère enfant ! nous pourrions encore être heureux ! »

La veille du 1^{er} mai, Lucie mit au monde un garçon qui ne vécut que quelques heures, et qui fut amèrement pleuré par son père et par sa pauvre mère.

« Nos projets sont anéantis ! dit-elle à son mari ; c'est égal, j'écrirai à ta mère... il faut que tu te réconcilies avec elle... depuis longtemps j'aurais dû tenter une démarche. Pardonne-moi ! »

Il essaya de la calmer, mais la fièvre lui donnait une animation extraordinaire : elle parlait de sa mère, de Benjamin, elle appela ses enfants auprès d'elle, elle voulut voir l'innocente créature, envolée au ciel avec le sceau du baptême, et son agitation alarma tous ceux qui l'entouraient. La nuit fut mauvaise, la journée du lendemain laissa peu d'espoir, et dans la soirée la pauvre Lucie rendit son âme à Dieu, à ce Dieu qui était venu la consoler. Sa dernière parole fut pour son mari :

« Merci de tout ce que tu as fait pour moi... aime nos petits enfants et pardonne-moi de ne pas t'avoir rendu plus heureux... »

— Pardonne aussi, ô ma pauvre Lucie ! dit Amaury, en l'étreignant dans ses bras.

Elle pencha sa tête et il reçut son dernier souffle.

Amaury la pleura avec des larmes d'autant plus amères qu'il se mêlait du remords à la douleur, il ne l'avait pas bien dirigée, il ne l'avait pas rendue heureuse ; ses sévérités, ses froideurs lui revenaient à la mémoire et le perçaient comme une épée ; l'irréparable était entre eux. Il suivit en larmes ce cercueil que les amies de la pauvre Lucie avaient orné de fleurs, il le vit coucher dans la terre sous les feux d'un soleil printanier et il revint désolé dans sa maison solitaire.

Madame Beauvais avait emmené les deux petites filles.

XIV

UN TÉLÉGRAMME

Amaury ne toucha point au repas qu'on lui servit ; il ne voulut point rentrer dans sa chambre, à elle, d'où elle était partie pour jamais. Il se confina dans son petit bureau : une liasse de lettres de faire-part attendaient leurs adresses ; il commença ce funèbre travail. Les larmes lui montaient aux yeux en lisant ces formules imprimées qui l'assuraient que Lucie-Marie Thory, épouse de M. Amaury d'Hivray, était décédée, âgée de 28 ans. Il ne put pas continuer, et, prenant une feuille de papier, il se mit à écrire rapidement. Il écrivait à sa mère, il lui faisait l'aveu de ses fautes, l'histoire de sa vie, et le tableau déchirant de ses chagrins... sa plume courait,

il lui semblait que le cœur maternel l'appelait, et de l'essaim de ses souvenirs réveillés, il bannissait la rigueur de sa mère, il ne voyait plus que son amour et ses bontés.

On frappa à la porte : le concierge entra, et dit :

« Une dépêche pour monsieur. »

Amaury ouvrit le pli, dans lequel il croyait trouver des compliments de condoléance sur son malheur : voici ce qu'il trouva :

« Madame d'Hivray, frappée par un coup de sang, est décédée ce matin : funérailles, le 6 mai. Condoléances et sentiments dévoués. »

» A. MARLET. »

Amaury regarda sa lettre presque achevée, relut le télégramme et retomba comme un homme foudroyé.

Les funérailles de la douairière d'Hivray furent solennelles : un peuple de pauvres qu'elle avait aidés l'escorta à l'église et au cimetière ; derrière le cercueil marchait Amaury, accablé par ce dernier coup ; il était seul de sa famille, à part les cousins éloignés. M. de Fréville n'avait pu quitter Cannes, où la maladie le retenait, et sa femme était demeurée auprès de lui ; Berthe était restée au couvent, et Valentine avait écrit pour s'excuser ; la maladie de son vieux tuteur l'empêchait de se joindre à sa famille. Amaury rentra seul au château qu'il n'avait pas vu depuis près de huit ans, et les souvenirs que ces arbres, que ces murs évoquaient n'étaient pas faits pour diminuer la douleur de l'époux et du fils. Au bout d'une demi-heure, M. Marlet vint le rejoindre : vieil ami, confident éprouvé de tous, on pouvait tout lui dire et tout lui demander. Il parla longtemps de madame d'Hivray et il dit à Amaury :

« Elle vous eût rappelé près d'elle depuis longtemps, mais elle avait le respect humain de madame de Fréville. »

— Ma sœur ! mais je ne suis pas un obstacle dans son chemin. Je ne lui ai jamais voulu que du bien.

— Sans doute, mais elle n'aimait pas madame Amaury. Néanmoins, tout aurait fini par s'arranger si les deux dames d'Hivray avaient vécu ; mais Dieu a disposé. Vous avez des enfants ?

— Deux petites filles.

— Eh bien ! elles auront un joli héritage. »

Amaury hésita, puis, avec une franchise triste : « Il est déjà ébréché cet héritage... il a fallu vivre... j'ai fait quelques spéculations qui n'ont pas été heureuses ; la fortune de mon père y a passé, et celle de ma pauvre mère est entamée... »

— Plaie d'argent n'est pas mortelle, dit le bon juge de paix... ces brèches se répareront. Qu'allez-vous faire maintenant, cher monsieur Amaury ?

— Donner mes pleins pouvoirs à vous, cher monsieur, si vous pouvez les accepter, ou à celui

que vous me désignerez; puis, retourner à Paris, où j'ai laissé mes petites filles, arranger mes affaires le moins mal possible, et alors revenir en Normandie et m'y fixer. J'ai horreur de Paris.

— Et vous n'avez pas tort. Madame votre mère n'aimait pas Paris. »

Ce mot ramena le souvenir de madame d'Hivray; on causa longtemps encore, et quand le juge de paix fut debout pour partir, Amaury lui dit :

« Et ma cousine Valentine ? »

— Toujours la même, c'est-à-dire aimable et simple; elle fait beaucoup de bien dans son canton; elle a été fort demandée en mariage, mais aucun nom, aucune position, aucune jolie figure n'ont pu la tenter. On a cru un moment qu'elle se ferait sœur de charité.

— Ma mère la voyait souvent ?

— Oui, elle passait au château une partie des hivers. Vous aviez une chaude avocate en elle, allez ! »

Amaury ne répondit pas : ils se quittèrent. Le lendemain, il alla voir sa sœur Berthe, qui, à sa vue, se jeta à son cou, fondant en larmes, et qui, lorsqu'il la quitta, lui dit avec expression :

« Reviens près de nous, ne nous quitte plus ! »

Il retourna à Paris; les baisers de ses petites filles, leur joie affectueuse fut la première goutte de consolation sur son cœur doublement attristé. Il s'occupa beaucoup d'elles, tout en essayant de mener ses affaires à une bonne fin. Les circonstances publiques ne s'y prêtaient pas beaucoup, la guerre était dans l'air, tout devenait compliqué et difficile, et derrière les refrains avinés et les bravades de la place publique on sentait l'angoisse au fond de tous les esprits.

Les événements qui accouraient, comme des nuées d'orage, augmentèrent de jour en jour les inquiétudes et rendirent impossibles les transactions nécessaires aux affaires d'Amaury. Il était encore à Paris après le funeste jour de Sedan; les armées germaniques marchaient sur la capitale que la France, sans armées, ne saurait pas défendre.

Amaury prit deux résolutions, celle de mettre ses enfants à l'abri et de revenir lui-même au poste des gens d'honneur. Il ramassa un peu d'argent et partit pour Courseulles.

Le soleil couchant répandait sur la mer la pourpre de Tyr et l'or en fusion lorsque Amaury, ses deux enfants avec lui, arriva à la porte de sa belle-mère. Il s'arrêta, charmé, ébloui, et comparant ces calmes splendeurs de la nature à la fièvre, aux cris, aux laideurs désolées de Paris, qu'il avait quitté le matin. Il entra enfin : madame Thory était près du foyer, elle tricotait sans y regarder, ses yeux fixaient les flammes d'un air profondément triste.

« Est-ce vous ? dit-elle avec beaucoup d'émotion et de surprise, est-ce vous, Monsieur ? Elle

n'avait jamais osé appeler autrement le mari de sa Lucie.

— Oui, ma bonne mère, et voici les enfants de notre pauvre Lucie que je viens vous confier à vous et à Joseph. Paris va être assiégé; je ne puis les garder avec moi... »

La pauvre femme prit les petites filles et les embrassa avec un attendrissement qui les surprit.

« Tu es notre bonne maman ? demanda la petite Louise. Nous allons demeurer ici ? »

— Oui, mes chéries, votre papa le dit, et j'en suis bien contente. Ah ! si votre pauvre mère était venue aussi... »

Elle ne put pas finir : Amaury sentit son cœur oppressé, et le souvenir de Lucie, de leur mariage, du jour où il l'avait emmenée hors de cette humble maison, lui revint... Peut-être, avant peu, ses enfants n'auraient d'autres parents sur la terre que ces pauvres gens, d'autre main pour les défendre que la main débile de cette vieille femme....

Il se surmonta, et après avoir confié Odile et Louise à une petite voisine qui aidait madame Thory dans son ménage, il causa longuement avec sa belle-mère : il lui parla de Lucie, il lui recommanda ses enfants, comme s'il eût écrit son testament dans son cœur; il lui donna de l'argent et lui enseigna, dans le cas où il ne reviendrait pas, ce qu'elle et Joseph devraient faire; elle l'écouta avec une profonde attention et quand il se leva pour partir, elle lui dit :

« Et Benjamin ? »

— Je n'en ai aucune nouvelle; il a quitté l'agent de change chez qui je l'avais placé, et je n'en ai plus entendu parler.

— Ni moi non plus : mon dernier enfant, que j'ai tant soigné ! tant veillé !

— Il vous reste Joseph, et si je vis, je serai toujours un fils pour vous.

— Vous êtes bon, vous avez été bien bon pour Lucie ! Mais vous vous levez, vous voulez partir ? C'est comme un rêve de vous voir là.

— Il faut que je parte pour rentrer dans Paris, avant qu'il ne soit fermé. Embrassons-nous, ma mère, et priez pour moi. Je sais que je n'ai pas besoin de vous recommander Odile et Louise.

Il embrassa les petites filles. Odile s'attachait à lui, et répétait :

« Ne pars pas ! »

Il les mit toutes deux dans les bras de leur grand-mère, et repartit, sans oser regarder ni les enfants, ni la pauvre vieille, ni le ciel qui devenait couleur d'opale, ni ce paysage où flottait l'image de Lucie.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA NIÈCE DE L'ONCLE ABEL

(SUITE)

« Je meurs tout à fait de soif, reprenait Marthe avec une persistance de crécelle. Et ce Jean qui n'est pas là pour me procurer de l'eau !

— Mais puisqu'il te cherche des framboises !

— Eh ! qu'est-ce que cela me fait ? J'ai plus envie d'eau que de framboises pour le moment ! Quel garçon mal avisé !

— C'est un garçon très bon, Marthe, et je ne veux pas que tu en dises du mal, entends-tu ? Puisqu'il te faut absolument de l'eau, je vais t'en chercher ; donne-moi ta tasse de cuir. Mais c'est à condition que tu n'appelleras plus jamais, jamais, Jean un mal avisé. »

Sissi, légère comme un chevreau de la montagne, descendit par bonds le ravin, au fond duquel gazouillait le filet d'eau qui, toujours grossissant, arrosait beaucoup plus bas les gazons de la Chataigneraie. Le sol, accidenté, hérissé de vieilles souches et de pointes de granit que masquaient les fougères, présentait plus d'un écueil, et le pied novice de Marthe, guindé sur de hauts talons, ne s'y fût pas aventuré sans dommage ; mais sa cousine, enfant de la montagne, s'y trouvait dans son élément et les difficultés ne l'arrêtaient pas. Arrivée à son but, elle plongea la tasse noire dans la source cristalline, la remplit jusqu'au bord, et sans même songer qu'elle aussi avait soif, elle remonta immédiatement vers sa compagne, mais lentement cette fois, pour ne pas laisser tomber une goutte du frais breuvage.

Ce soin l'absorbait tellement que, les yeux fixés sur le liquide balotté malgré elle, Sissi ne regardait pas à ses pieds ; l'un d'eux se prit sous deux racines enlacées à fleur du sol ; la petite fille, perdant l'équilibre, tomba poussant un cri, et le contenu de la tasse se répandit sur la mousse comme une rosée.

« Oh ! mon eau ! s'écria Marthe dépitée.

— Oh ! mon pied ! soupira Sylvie, incapable de se relever encore.

— Voici des framboises ! Voici des framboises ! annonçait joyeusement le jeune baron fendant l'épaisseur du taillis.

— Ne lui dis pas que je me suis fait mal, Marthe ! Pour l'amour de ta maman, ne lui dis point cela !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que... parce qu'il voudrait me porter et qu'il est toujours malade quand il se fatigue trop. »

Par un héroïque effort, elle refoula les larmes que la souffrance était sur le point de lui arracher, et souriant à son ami :

« Merci, mon Jean ; nous allons bien nous régaler, va ! moi, j'ai grand'faim, d'abord, grand'faim de framboises ! Mais Marthe voudrait bien de l'eau... »

Pendant qu'il en puisait, sans avoir remarqué l'humidité du vase, Marthe qui le suivait à distance, inventoriait le ravin, comme auraient dit alors sa mère et maître Pousselin.

— Oh ! les beaux myosotis, s'écria-t-elle ; on n'en vend pas de si frais au marché de la Madeleine. »

Jean, qui avait rempli sa première corvée, descendit une seconde fois et remonta de nouveau, une constellation d'étoiles bleues dans les mains ; puis, la petite fille aperçut quelques reines des prés d'un blanc d'ivoire, des ancolies d'un violet sombre et d'un rose pâle, et Jean dut faire encore d'autres descentes et d'autres ascensions à leur conquête.

« Il va s'échauffer et puis se refroidir, pensait Sylvie inquiète. Et sa mère a tant peur de cela ! Marthe ! Marthe, il est tard ; si nous rentrions ?

— Encore cette pyramide rouge, insista-t-elle.

— Une digitale. Mais c'est de l'autre côté de l'eau.

— Si Jean se mouille en traversant, le soleil séchera ses souliers. Craindrait-il les rhumes de cerveau, par hasard ? »

Jean prenait son élan.

« Je t'en prie, criait Sylvie ! Jean, n'y va pas ! les rochers de ce bord sont pleins de vipères ! L'oncle Abel nous a toujours empêché de nous y aventurer. Marthe a bien assez d'autres fleurs.

— Il me manque celle-là ; mais si Jean craint une piqûre, ajouta Marthe dédaigneusement. »

Jean bondit comme un cheval sous l'éperon.

« L'y voilà ! gémissait Sylvie. Oh ! vois-tu, c'est très mal de l'y pousser, Marthe ! Tu seras cause d'un malheur. Pauvre Jean !

— Allons donc ! est-ce qu'un homme doit craindre quelque chose ?

— Y serais-tu allée, toi ?

— Mordu ! s'écriait Jean, dont la main venait de déranger une vipère cachée parmi les digitales.

..

Les roses ne fleurissent plus dans le jardin

désert de l'oncle Abel ; l'automne est proche, et déjà les feuilles frileuses des châtaigniers se détachent des ramures et jonchent les gazons. Les lianes dénudées enlacent les vieux murs d'un filet de cordes brunes, et les volets clos ne permettent plus au soleil de faire scintiller les vitrages. Une seule fenêtre, celle de la cuisinière, laisse encore un peu de lumière pénétrer dans la demeure silencieuse. Nanon s'y montre seule et triste ; mais parfois la baie de granit encadre, à côté de la sienne, la tête blonde de Sissi.

« Je viens te faire une visite, Nanon, dit l'orpheline, et Lion aussi ; mais le docteur n'a pas permis encore à Jean de nous accompagner.

— Maudit accident ! répond la vieille servante. Si l'on avait pu tout de suite panser cette blessure, ça ne serait pas devenu si méchant, et ça n'aurait pas duré des semaines.

— Heureusement j'étais là pour le désennuyer, le pauvre Jean !

— Parlons-en ; c'est encore une fière idée de votre tante ! Quand il n'y a plus eu ici une chaise pour s'asseoir, ni un lit pour se coucher, elle s'est avisée que la saison tirait trop sur ses fins pour retaper la maison et faire venir du meuble neuf. Alors elle a bien su forcer madame la baronne à lui offrir son château pour auberge, et ma petite Sissi a quitté sa vieille Nanon... et le reste, un peu plus tôt qu'elle ne quittera le pays !... Vous soigne-t-on bien à la Terrade au moins ?

— Je t'assure que oui, Nanon ; ma tante me met des papillottes tous les soirs et ne me laisse jamais sortir sans gants. Cela m'ennuie ; mais il paraît que c'est pour mon bien.

— Et madame la baronne, vous met-elle aussi des papillottes ?

— Non, mais elle me prend sur ses genoux ; elle me berce dans ses bras comme un petit enfant ; elle m'embrasse sur les yeux, et je l'entends dire tout bas : « Pauvre petite ! » Mais vois-tu, Nanon, ça ne peut pas durer toujours ces gâteries-là, et j'ai le cœur bien gros, va, parce que...

— Parce que quoi, ma chérie ?

— Parce que... nous partirons pour Paris la semaine prochaine, et je ne te verrai plus, ni toi, ni Jean et sa mère, ni la maison de l'oncle Abel, ni sa tombe !... Tu la soigneras bien, au moins, cette pauvre tombe, jusqu'à ce que je revienne passer ici l'été prochain.

— Elle ne reviendra pas, songeait Nanon peu accessible à l'espoir, elle ne reviendra ni l'été prochain, ni jamais ! »

En rentrant à la Terrade, sous la conduite du garde, la petite fille trouva les deux veuves en tête-à-tête au salon tendu de vieilles tapisseries fellelinoises ; dans la pièce voisine, Marthe se prêtait complaisamment aux études de mademoiselle Palmyre, qui essayait sur elle une nouvelle coupe de robe.

« Va rejoindre Marthe, ou Jean, qui se promène dans le parc ou bien qui gambade dans la cour,

lui dit sa tante ; madame de la Courtine et moi nous avons à causer. »

Que se disaient donc ces deux femmes si dissemblables d'apparence et de caractère ?

Plus âgée de quelques années seulement que son interlocutrice, la baronne pouvait paraître sa mère au premier abord. Des fils d'argent parsemaient sa brune chevelure ; un pli creux entre les sourcils, de minces rides aux tempes et des lèvres pâlies attestaient l'envahissement des années, pour les observateurs superficiels, et le travail lent des douleurs morales, pour ceux qui voyaient mieux ; mais au second coup d'œil, la limpidité du regard, la pureté des lignes et le charme intelligent de la physionomie conservaient à ce visage une beauté indépendante du temps.

Madame Delétang, au contraire, semblait d'abord plus jeune que son âge : cependant, le brillant de sa chevelure, l'éclat de son teint, l'émail de ses dents, supportaient mal un indiscret examen ; on trouvait bien vite sa mise beaucoup trop jeune pour elle, et quelque chose de trop arrêté, quelque chose de dominateur dans le regard achevait de la vieillir.

Veuve à jamais inconsolable d'un mari adoré, madame de la Courtine avait perdu après lui son premier né, puis le second de ses fils et un autre fils encore... Submergée sous ces deuils, elle s'était arrachée vivante au naufrage à force de volonté, pour se consacrer tout entière au fils qui lui restait. Ce n'était pas assez pour elle d'être sa mère dans toute la sainte acception de ce mot sacré, elle tenta de remplacer le père absent, et se fit une âme virile pour élever un homme.

Toutes ses facultés se décuplèrent donc pour cette grande tâche ; tous ses efforts tendirent à son parfait accomplissement. Elle oublia qu'elle était jeune ; elle oublia qu'elle était femme et s'absorba dans sa maternité. Mais elle n'enlaga pas égoïstement son enfant dans ses bras. Elle ne voulait pas lui faire un étroit horizon de sa tendresse ; elle ne prétendait ni le laisser étranger aux préoccupations sociales, ni l'écarter de certains nobles courants qui viennent du dehors. Elle en ferait, si Dieu l'aidait, un chrétien d'abord, un patriote ensuite, un bon fils après, se réservant la dernière part dans ce cœur d'homme, et lui donnant pour devise :

« Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

Madame Delétang, des Grignières en son nom, appartenait à une famille noble ruinée par la Révolution, puis remise en possession de ses biens au retour des Bourbons, et enfin dépouillée une seconde fois par les folles prodigalités de son chef. Dans les salons du noble faubourg, où l'indigence paternelle ne lui permettait de faire que de rares apparitions, elle avait vu toutes les filles de son âge se parer tour à tour du bandeau d'oranger. Un soir était venu où seule, entre ses

contemporaines, on l'avait appelée « mademoiselle. » Alors toutes les tristesses, toutes les jalousies, toutes les aspirations à la fois l'assaillirent. Elle compara ses robes de mousseline aux diamants de ses amies; son modeste entresol à leurs splendides hôtels; son avenir d'isolement à leurs joies conjugales, et, parvenue à cette phase où une jeune fille devient une demoiselle avant de passer définitivement dans la catégorie des vieilles filles, elle sentit, à l'angoisse qui l'envahit, combien peu ce dernier état lui serait supportable.

Alors ses yeux commencèrent à se cerner, son nez à s'effiler, sa bouche à se pincer, et une bonne amie de sa mère, mariée par vocation, se dit devant ces alarmants symptômes :

« Il est temps ! »

Il ne fallait pas se montrer trop difficile toutefois, car les filles sans dot n'étaient pas d'une « défaite » plus commode il y a vingt-cinq ans qu'aujourd'hui. Madame d'Anonas employa donc quelques jours à catéchiser sa protégée, à laquelle elle soupçonnait des prétentions peu en rapport avec ses désavantages. Elle mit dans un plateau de la balance les dots princières de ses amies et, dans l'autre, les titres, les châteaux, les situations politiques de leurs maris, et presque toujours « l'apport » féminin se trouva le plus lourd. Après cette décourageante constatation, elle appuya sur tous les *endolorissements*, elle fouilla d'un impitoyable scalpel toutes les blessures de mademoiselle des Grignières, et quand elle eût mâté à point cet amour-propre et assoupli à son gré cette volonté, madame d'Anonas commença d'espérer.

« Vous voici raisonnable, mon enfant; confiez-vous en moi, » dit-elle.

Sa clientèle étant nombreuse, elle procéda par élimination, et renonça tout d'abord aux princes charmants, aux soleils, aux impreuables enfin. Puis, plongeant sa main dans le tas qui restait, elle en retira le propre frère de l'oncle Abel, un gros monsieur carré, sans vices ni vertus, qui avait embrassé l'industrie parce que l'industrie s'était trouvée sur son chemin, qui venait d'y faire fortune parce que c'était écrit, et qui épousa mademoiselle des Grignières parce que madame d'Anonas sut lui persuader qu'il ne pouvait rien faire de mieux.

Il n'eut pas néanmoins à l'en remercier beaucoup; une fois le spectre du célibat écarté, une fois les habitudes opulentes prises, madame Delétang sentit les épines de sa couronne et s'en plaignit bientôt. Divers propos de ses anciennes amies lui revinrent d'ailleurs envenimés :

« Jeanne des Grignières a vendu son cœur à un rustre qu'elle ne peut aimer ! Elle, si romanesque autrefois, est maintenant une femme positive : madame Barème ! Quelle chute !

— Jeanne a préféré les sacs aux parchemins : chacun son goût ! C'est égal : renier ses aïeux,

s'encanailler par horreur du célibat, c'est plus que mesquin. Quelle honte !

— Dame ! personne d'un peu propre ne songeait à elle, machère, et je n'ai vu qui que ce soit lui faire un doigt de cour. Qui aurait voulu de ses vingt-cinq ans et des dettes de son père ? »

Convaincue de prosaïsme et de cupidité, jugée incapable d'asservir un chevalier digne de ce nom, madame Delétang, mise en interdit par ses bonnes amies, s'en détourna fièrement et compta sur l'avenir pour les convaincre à leur tour d'erreur et de calomnie.

Elle s'ingénia donc à se créer des sentiments chevaleresques, des attitudes de reine, et se posa, dans le monde de son mari, comme une puissance habituée à recevoir des hommages et à dicter des lois.

Quand M. Delétang se laissa emporter par la mort comme il s'était laissé engrener par l'industrie et pêcher par madame d'Anonas, sa veuve le pleura convenablement, porta son deuil avec conscience et... l'oublia bientôt pour ne plus songer qu'à regagner le terrain perdu par une mésalliance.

La baronne de la Courtine planait trop haut pour comprendre cette nature terre à terre, à la fois exaltée et positive. A ce contact, aucune étincelle n'avait jailli de son cœur. Au contraire, une instinctive défiance s'éveillait en elle devant cette femme altière en même temps que frivole ; et, malgré ses habitudes hospitalières, la mère de Jean ne retint pas la mère de Marthe quand celle-ci lui annonça son prochain départ.

Ne pardonnait-elle pas à la petite fille d'avoir jeté son fils au-devant de la vipère ? Ou bien une étrange intuition maternelle lui faisait-elle pressentir d'autres venins encore ?...

Quand Sylvie eut refermé la porte :

« Pourquoi donc éloignez-vous cette enfant ? demandait la baronne à la veuve du fabricant.

— Pour vous parler d'elle. J'en suis préoccupée. J'ai grand besoin de vos bons conseils, chère amie. »

Depuis qu'elle s'asseyait à son foyer, madame Delétang affectait de donner ce titre à la châtelaine, qui ne le lui rendait pas.

« Oui, vraiment, le concours de votre expérience et de votre amitié m'est nécessaire.

— Parlez, madame.

— Puisque vous m'y conviez avec cet empressément, je vous confierai mes angoisses maternelles... Je donne forcément une sœur à ma fille, puisque je ne puis refuser la tutelle de Sylvie. Mais cette sœur ne sera-t-elle pas d'un dangereux voisinage ? et...

— Comment l'entendez-vous, madame ?

— Mais, chère amie, c'est une vraie sauvagerie que cette petite ! Ses manières sentent l'étable d'une lieue ; elle court les champs comme une berge sans le moindre souci du hâle et des taches de rousseur, et, quand il lui faudra subir le joug

des devoirs, j'ai grand'peur que son indomptable caractère ne le repousse obstinément.

— L'indomptable caractère de Sissi? Où prenez-vous cette idée, madame? Cette petite fille a la douceur d'un ange, au contraire, et il suffit de parler à son cœur pour en obtenir tout ce qu'on veut. Son oncle la laissait pousser sans contrainte comme une belle plante des prés, j'en conviens; elle jouissait pleinement de la liberté champêtre, s'imprégnant d'air et de lumière. Quel mal y voyez-vous? Si l'oncle Abel ne la cultivait pas pour le monde, s'il négligeait les détails de convention, il jetait du moins de bonnes semences dans la terre fertile de cette petite âme, croyez-le. Calmez donc vos craintes et réjouissez-vous, au contraire, de donner une telle compagne à votre fille.

— Quelle ingénieuse amitié vous me prouvez, chère baronne, et comme vous savez me rassurer! Je veux donc vous croire en dépit des apparences, mais...

— Mais si vos craintes persistent, pourquoi ne pas les trancher net en mettant Sissi en pension, madame?

Ce n'était pas ce conseil que voulait madame Delétang.

« En pension! s'écria-t-elle; et qu'en dirait le monde, chère amie? Il prétendrait que je me débarrasse d'un devoir pénible et me jetterait la pierre! Non, non, ma nièce sera élevée dans ma maison, sous mes yeux, avec ma propre fille! »

La veuve du fabricant, qui calculait fort bien, tout en cédant aux entraînements d'une vanité coûteuse, s'était dit qu'une institutrice payée par Sylvie servirait en même temps et gratis à Marthe.

Elle insista donc sur ce projet d'éducation particulière et voulut paraître, en cela, sacrifier un peu sa fille à l'orpheline.

Tandis qu'elle développait des plans d'avenir peu goûtés de la baronne, la porte s'ouvrit et Sissi reparut avec Jean :

« Nous venons de rencontrer le facteur dans l'avenue et, comme nos jambes sont plus lestes que les siennes, nous avons pris les lettres pour vous les apporter, » dit le jeune baron.

Les deux femmes se demandèrent mutuellement la permission de décacheter leur courrier et se mirent à le lire, chacune dans l'embrasure d'une fenêtre.

Tout à coup, madame Delétang poussa une exclamation; puis, s'adressant à la châtelaine :

« Tout n'est ici-bas qu'heur et malheur, chère amie. J'apprends que mon amie d'enfance, la vicomtesse Folsk, de retour d'un voyage en Suède, traversera Paris dans trois jours, et cela me réjouit! Mais ce retour imprévu, qui m'appelle au devant de la voyageuse, me force à vous quitter demain même, et cela me désole! »

Madame de la Courtine ne se crut pas obligée de partager cette désolation et se contenta de murmurer quelques mots inintelligibles qui avaient l'intention d'être froidement polis.

« De grâce, interrompit madame Delétang, de grâce, parfaite amie, ne m'en dites pas davantage: je n'aurais plus le courage de partir... Votre chagrin me fait mal! »

Le chagrin de Sylvie à cette nouvelle, chagrin réel celui-là, fit-il autant de mal à sa sensible tante? Peut-être. Toutefois, elle eut assez de force d'âme pour ne pas s'en plaindre et poussa même l'héroïsme jusqu'à dire à la petite fille :

« Allons, ma nièce, assez de sanglots! Tout cela gonfle les traits et déforme le visage. Sachez souffrir en silence, mon enfant. Si tous les cœurs blessés exhalaient ainsi leurs plaintes, on entendrait un beau tapage en ce monde, vraiment! »

Le soir, un grand feu flamboyait dans la haute cheminée du salon, monument de granit aux colonnettes taillées par des mains réduites en poussière depuis des siècles... Les flammes rouges de l'âtre et les bougies des torchères, projetant leurs lueurs sur les vieilles tapisseries, animaient de teintes mobiles et vivantes les personnages pâlis; mais les angles de l'immense pièce demeuraient dans l'ombre et le vent d'automne faisait entendre au dehors de dolentes clameurs. La conversation languissait malgré les efforts de madame Delétang pour la soutenir. Marthe, encombrant la table de menus colifichets, employait Jean à faire, malgré lui, la caisse de sa poupée; Sylvie, assise sur un tabouret très bas, appuyait sa tête sur les genoux de la baronne et fixait de grands yeux mélancoliques sur les charbons, comme si elle y eût découvert de mystérieux avertissements; et Lion, étendu aux pieds de la petite fille, allongeait son museau sur ses pattes avec de fréquents soupirs.

« Bien sûr il devine tout ce qu'on pense! » songeait Sylvie, presque effrayée de cette prétendue perspicacité.

Sa petite main caressante disparaissait alors dans les longues soies de l'animal et les soupirs de l'enfant répondaient à ceux du chien.

Neuf heures sonnèrent à la vieille pendule dont l'énorme mouvement faisait un bruyant tic-tac.

« Neuf heures! s'écria madame Delétang, neuf heures, et les enfants sont encore ici! »

— Mais, maman, se récria Marthe, il n'y a que les épiciers pour se coucher tôt! C'est vous qui le dites! »

Sans répondre à sa fille, la mère saisit le cordon de la sonnette :

« Vous permettez, chère amie? » fit-elle avant de le tirer.

Un domestique parut.

« Envoyez Palmire chercher ces demoiselles. »

Les petites filles se firent embrasser à la ronde.

Quand Sissi tendit son front à Jean :

« Lève-toi de bien bonne heure demain, » murmura-t-il à son oreille, et je t'y conduirai.

Où devait-il la conduire?

Sissi n'eut pas de peine à le deviner et remercia du regard.

Marthe s'endormit en marmottant ses prières pendant qu'on la déshabillait; mais Sissi, qui avait appris de l'oncle Abel à s'agenouiller pour prier le bon Dieu, Sissi faillit faire attendre mademoiselle Palmyre, qui, pour éviter cette humiliation, prit le brusque parti d'aller se coucher elle-même et d'emporter la lampe en laissant la petite fille se tirer d'affaire toute seule.

Elle gagna donc à tâtons le grand lit à baldaquins, où elle se blottit comme elle put, en songeant que personne ne borderait ses couvertures, que le visage disparu pour jamais ne se pencherait plus vers le sien et que la voix aimée ne murmurerait plus, comme chaque soir autrefois :

« Dieu te bénisse, mon enfant ! »

Elle songeait à cela, la pauvre petite Sissi ! et à bien d'autres choses encore qui faisaient monter des larmes à ses yeux ; les larmes coulaient ensuite sur l'oreiller ; l'oreiller s'humectait tout doucement et l'orpheline s'endormait...

Elle ne sut pas si c'était un rêve ou une réalité, mais il lui sembla entendre la porte s'ouvrir ; une forme allongée, comme celle de la baronne, effleura le parquet, s'avancant vers son lit ; ses rideaux s'écartèrent, des lèvres de femme s'appuyèrent sur son front et un soupir plana sous les rideaux, un soupir dans lequel Sissi crut distinguer :

« Pauvre petite ! »

Plusieurs fois durant cette nuit elle s'éveilla : les rayons de la lune filtraient dans la grande chambre :

« C'est le jour ! » pensait-elle.

Alors, s'élançant de son lit, elle courait pieds-nus vers la fenêtre sans volets pour regarder au dehors.

Mais elle n'apercevait que les blanches vapeurs indiquant le cours de la Creuse et les rameaux noirs des chataigniers détachant leurs lourdes silhouettes sur les pentes de la montagne.

Une fois, la lune, dégagée nettement des nuées, frappa le clocher du village et, comme s'il eût retenté ce signal, le clocher lança douze coups retentissants dans le silence de la nuit.

« Je ne l'entendrai plus demain ! » fit tristement Sylvie en regagnant son lit.

Malgré ses agitations nocturnes, elle fut debout dès l'aube et trouva dans la cour le jeune baron et son chien.

« Nous prendrons Nanon pour y aller, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle sans s'expliquer davantage.

— Nous prendrons Nanon, je le veux bien, et même, au retour, nous la conduirons chez...

— Autrefois, je disais chez nous, mais ce n'est plus chez nous, maintenant ! »

Ils rencontrèrent la servante chemin faisant et se dirigèrent ensemble vers le cimetière, Lion fermant la marche. Pourquoi l'eût-on écarté, cet humble ami naguère tout dévoué à l'oncle Abel et qui l'avait pleuré comme pleurent les chiens ?

Madame Delétang se proposant d'envoyer de

Paris un monument à effet, mais à prix réduit, la tombe du savant ne se distinguait encore que par le renflement allongé de la terre amoncelée. Une croix de bois, plantée par Nanon, sanctifiait ce tertre et quelques plantes de la montagne y répandaient leur suave parfum.

« On m'emmène de force, oncle Abel, sanglotait Sissi en collant ses lèvres sur la terre humide, mais je reviendrai plus tard, je te le promets ! Je reviendrai pour que tu ne restes pas seul ici ! »

Elle cueillit quelques tiges fleuries sur la fosse et se laissa entraîner par ses compagnons.

Une courte halte la retint à la Chataigneraie, dont elle voulut revoir toutes les pièces vides en déposant un baiser sur chaque seuil :

« Tu y mettras toujours des buis le jour des Rameaux, n'est-ce pas ? » recommandait-elle à Nanon. Et puis, tu soigneras bien les rosiers et tu émietteras du pain l'hiver pour les oiseaux du jardin ! »

Pourtant l'heure s'écoulait et Jean, bien à regret, multipliait les avertissements.

« Allons, Sissi, partons ! » s'écriait-il. Nous serons en retard.

— Nanon, donne-moi du fil pour nouer mon pauvre petit bouquet, demanda l'orpheline en terminant ses adieux.

— Je vas vous donner mieux qu'un « chétif » brin de chanvre, ma mignonne. »

Et Nanon pénétra dans son réduit particulier d'où elle sortit presque aussitôt tenant à la main un vieux livre écorné :

« Plaquez-moi vos herbages entre les feuilles de ce bouquin, ma chérie : ce sera double souvenir.

— *Iodocus sincerus* ! Le voyage dans la vieille France ! s'écria la petite fille avec un éclair de joie. O Nanon, que je te remercie ! »

* *

La neige tombait sans bruit, blanchissant les toits, chargeant les parapluies et encombrant les trottoirs. Elle tombait ainsi depuis la veille sans que le mouvement de Paris se fût ralenti pour cela et qu'il eût circulé moins de gens par les rues.

Les uns, courant à leurs affaires et absorbés dans leurs calculs, ne songeaient ni à l'heure du jour ni à l'époque de l'année ; pour ceux-là, les saisons n'existent pas : l'avoir et le doit règlent seuls leur vie. D'autres, poursuivant le plaisir sous toutes ses formes, auraient traversé pour l'atteindre les sables du désert comme les glaces de la Bérésina. D'autres encore se trouvaient hors de chez eux, de telle heure à telle autre heure, machinalement et par habitude, parce qu'ils l'avaient fait la veille, l'avant-veille et les jours précédents. Et quelques-uns, enfin, attirés par la fête de Noël, dont les cérémonies commenceraient

dans quelques heures, se rendaient aux églises pour s'y disposer à la solennité religieuse; ou visitaient les boutiques pour y préparer les réjouissances du foyer.

Dans un appartement de la rue d'Aguesseau plusieurs domestiques luttèrent d'activité, car la journée s'avancait et il restait encore des lustres à garnir, des banquettes à placer, des arbustes à disposer pour le soir.

Au milieu du salon, dans une caisse dorée, un jeune sapin dressait jusqu'au plafond ses rameaux chargés d'innombrables bougies et de coûteuses bagatelles, et devant cette chatoyante pyramide s'émervillaient deux petites filles :

« Décidément, c'est réussi ! constatait l'une d'elles d'un air capable. L'arbre de Noël de madame Verne était cent fois moins beau l'an dernier : sa fille Laure sera furieuse. »

— Et pourquoi donc, Marthe ?

— Mais parce qu'on est toujours furieux quand c'est mieux chez les autres que chez soi.

— Ah !... je ne savais pas.

— Eh ! que sais-tu, ma pauvre Sissi ? Moi, j'ai gagné un médaillon quand on a tiré les lots chez Laure. Que gagnera-t-elle, ici ? Le choix serait embarrassant : tout est si joli !

— Oh ! moi, je ne serais pas embarrassée, va !

— Vraiment ! Je suis curieuse de savoir ce que tu choisiras.

— Ceci ! répondit la bonne Sylvie en désignant d'un air de convoitise une paire de petits sabots faisant partie de cette catégorie de lots qu'on nomme les « nigauds ».

Marthe éclata de rire.

« Pour te déguiser en Auvergnate ?

— Non : pour les donner au pauvre ramonneur qui a des souliers percés. »

En ce moment, le cri du Savoyard retentit dans la rue. Sylvie s'approcha de la fenêtre et souleva le rideau :

« Ses coudes aussi sont percés, remarqua-t-elle avec compassion. Tiens, Marthe, je suis toute triste de penser que nous aurons des costumes neufs pour tirer une loterie et danser pendant que tant de pauvres petits enfants ne tirent jamais de loteries et manquent d'un tas de choses. »

— Certainement, c'est triste. Voilà pourquoi il n'y faut pas penser. Parlons plutôt de notre bal d'enfants. Tu n'en as jamais vu, ma pauvre cousine, et cela te paraîtra le plus joli rêve du monde.

— J'aimerais mieux...

— Quoi donc ?

— La messe de minuit.

— La messe de minuit !... Qu'est-ce que c'est ?

— Tiens ! le nom le dit bien : c'est une messe qu'on chante à minuit pour célébrer la naissance du petit Jésus ! On couche les enfants dans la journée de peur qu'ils ne s'endorment à l'office, et puis on les lève quand les cloches sonnent. Alors, l'église est toute illuminée et l'on voit une crèche; alors, tout le monde chante des cantiques

et l'on croit qu'on est pour tout de bon à Bethléem; alors, quand c'est fini, on rentre et la bûche de Noël brûle encore, et l'on fait le réveillon avec du chocolat, des boudins, des...

— Fi ! s'écria Marthe, interrompant cette vulgaire nomenclature. Et voilà ce que tu préfères à un bal de Paris ?

— Mais oui, Marthe... l'oncle Abel y était...

Madame Delétang, qui inspectait les préparatifs, survint alors pour modifier plus d'un arrangement; tout en rectifiant quelques fautes de goût des domestiques, elle faisait répéter aux deux enfants une révérence à la mode.

Du premier coup, Marthe avait saisi la manière en vogue d'incliner la tête et d'arrondir le bras; mais Sylvie montrait moins de dispositions aux belles manières et sa tante commençait à s'impatienter quand parut l'importante Palmyre.

« Une demoiselle mal mise demande si madame peut la recevoir, dit-elle.

— Encore une institutrice, probablement. Faites entrer.

Beaucoup d'institutrices déjà s'étaient présentées chez madame Delétang depuis qu'elle avait déclaré son intention d'élever « ses filles » chez elle. Mais chacune de ces candidates lui semblant peu digne de cet emploi elle cherchait encore celle qui devait fixer son choix.

La première était trop jeune.

« Elle me vieillira ! » pensa la veuve.

La seconde l'offusqua par sa beauté.

« Elle m'enlaidira ! »

La troisième manquait absolument de jeunesse et de beauté.

« C'est une étiquette bourgeoise, cette fille ! Cherchons ailleurs. »

La quatrième pouvait remonter la chronologie de ses aïeux jusqu'à Louis VII.

« Il nous faut moins de quartiers ! »

L'une parlait trop de langues étrangères pour savoir bien la sienne; l'autre possédait la sienne trop à fond pour entrer dans les finesses d'un idiôme différent. Celle-ci, excellente artiste, n'entendrait rien à un enseignement général et pratique; l'esprit très mathématique de celle-là ne saurait s'élever jusqu'aux domaines de la poésie. D'autres se contentaient d'émoluments si minimes que cela semblait un aveu d'infériorité; et d'autres encore exprimaient de telles prétentions que madame Delétang s'en effrayait pour ses comptes de tutelle.

Cependant, lasse de chercher sans succès, elle se trouvait dans une phase de découragement qui l'exposait à la merci des circonstances, quand Palmyre annonça d'un air quelque peu dédaigneux :

« Mademoiselle Philomène Ludre.

— Allez vous faire habiller, mesdemoiselles, dit la veuve, qui congédiait les enfants tout en désignant un fauteuil à l'inconnue. »

Elle ne lui facilita pas l'entrée en matière,

approcha de ses yeux un lorgnon pour la regarder et attendit dans un silence qu'elle trouvât fort majestueux.

A son grand étonnement, cette attitude ne déconcerta nullement la visiteuse, qui parut à peine la remarquer. Tirant de sa poche un carnet défraîchi, qu'elle ouvrit sans hâte ni lenteur, elle en sortit une enveloppe parfumée et la remit à madame Delétang.

Celle-ci la décacheta, toujours silencieusement, et lut :

« Chère belle,

» J'ai trouvé « l'oiseau rare » blotti dans un trou
» qui lui servait de nid ou de cage, comme vous
» voudrez. Ladite cage ou ledit trou se nomme
» Saint-Michel, une bourgade meusienne. On
» n'y fabrique ni des confitures épépénées, comme
» à Bar-le-Duc, ni des dragées surfinées comme à
» Verdun, ni des madeleines incomparables
» comme à Commercy, ni aucune des merveilles
» gastronomiques originaires de ce gourmet pays.
» En revanche, la cour d'assises y tient ses quatre
» sessions annuelles et les horticulteurs du ter-
» roir y poursuivent la découverte du dahlia bleu.
» Entre les émotions de la cour d'assises qu'elle
» évitait et la culture du dahlia couleur des
» cieux, hors de sa portée, l'oiseau rare qui s'ap-
» pelle Philomène Ludre vivait sans autre raison
» d'être que d'enseigner l'orthographe à quel-
» ques bambines mal peignées, uniquement pour
» subvenir aux frais d'éducation d'un jeune gar-

» nement qu'elle se reconnaît pour neveu. Les
» frais s'élevant hors de proportion avec les res-
» sources de Philomène et la bonne fille ne pou-
» vant imiter l'héroïsme du grand pélican blanc,
» je l'ai engagée à déployer ses ailes pour aller
» chercher au loin les nombreux grains de mil
» nécessaires à l'engraissement intellectuel du
» lycéen.

» Elle se rend à mes avis ; je vous l'expédie par
» le premier train ; remerciez-moi d'avance et
» prenez-la. Je vous le répète, c'est l'oiseau rare :
» instruite et modeste ; sérieuse, et cependant
» naïve comme une pensionnaire, sévère pour
» elle-même, indulgente pour autrui ; dévote sans
» étalage ni superstition.

» Ajoutez à ces perfections que, les ignorant,
» elle n'est nullement gênante et se contente du
» dernier rang, et vous aurez la photographie
» morale de ce précieux objet !

» Il est cependant quelques taches à son soleil,
» je dois l'avouer : Philomène raccommode ses
» gants, porte des bas de filasse et dit « sa
» dame !!! »

» Mais vous saurez tirer ses gants, tirer ses bas,
» tirer « sa dame, » et moi je vous tire... ma révé-
» rence.

» Vicomtesse FOLSK.

» P. S. — A propos, elle a aussi le tort de faire
un signe de croix ostensible au *Benedicite* ! »

MÉLANIE BROUOTTE.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SAUCES

Sauce au vin de Madère.

Un demi-kilo de maigre de bœuf coupé en tranches que l'on fait roussir dans du beurre. Quand la viande est colorée et que le jus commence à s'attacher au fond de la casserole, ajoutez un peu de bon bouillon, et laissez cuire pendant une heure. Pétrissez de la farine et du beurre jusqu'à ce que les deux substances soient bien mélangées. Passez dans ce mélange le jus de la cuisson du bœuf, ajoutez un verre de vin de Madère, faites cuire pendant six minutes ; au moment de servir, encore une goutte du même vin, mais plus d'ébullition. — Cette sauce accompagne un filet de bœuf, un jambon.

SOLES A LA DIEPPOISE.

Faites cuire des filets de soles dans du vin blanc, faites cuire à l'eau quelques moules, sortez-les de la coquille, ajoutez-les autour des soles, avec un peu de ciboulette et d'estragon finement hachés.

SALADE D'ARTICHAUTS.

Épluchez quelques artichauts, ôtez-en le foin, coupez les fonds en morceaux, assaisonnez comme une salade ordinaire et, si vous le pouvez, ajoutez-y quelques tranches de truffes cuites dans du vin blanc.

LA PALME DE SATAN⁽¹⁾LÉGENDE DU XV^e SIÈCLE

Aux bords de l'Océan, dans son pauvre ermitage,
Un saint moine veillait par une nuit d'enfer...
Pour la dixième fois il relisait la page
Où Jésus tend la main à Pierre sur la mer :

« Et le vent redoublant alors de violence :

« Seigneur, nous périssons, dit Pierre avec effroi,

« Sauvez-nous ! — Et Jésus, qui marchait en silence :

« Pourquoi douter encore, homme de peu de foi ? »

Les vagues cependant assaillent les falaises ;

L'ouragan déchainé hurle dans les vallons ;

Les cimes des grands pins, les branches des mélèzes

Dansent, comme, aux zéphyrs, l'aigrette des chardons.

Les poteaux secoués ont des plaintes funèbres ;

L'eau bouillonne et ruisselle à travers les volets ;

Et l'éclair, déchirant sans cesse les ténèbres,

De la lampe fumeuse obscurcit les reflets.

D'affreux démons partout gâtent l'œuvre divine,

Et du prochain automne emportent les espoirs

Les fleurs et les fruits verts roulent à la ravine...

L'ermite sur son toit sent fondre des vols noirs !

Ses vieux genoux creusaient l'humide aire d'argile ;

Un rosaire de buis pendait à son cou nu ;

Sa barbe à flots soyeux inondait l'Évangile,

Quand la foudre éclatait sur son crâne chenu.

Devant l'œil ébloui, parfois un lambeau d'ombre,

Comme une aile d'oiseau, passait subitement ;

Et le texte sacré devenait rouge-sombre,

Et la voix du vieillard hésitait un moment.

Soudain les ais mal joints de la porte en détresse

Ont cédé : la rafale entre avec un éclair.

D'horreur chaque feuillet de parchemin se dresse,

Et l'on entend gronder ces paroles dans l'air :

« Moine ! lorsque l'enjeu de la lutte fut l'homme

« — Ton Maître le sait bien — toujours je le défis !... »

« Pour servir d'antidote au venin de ma pomme, —

« Il ne put rien trouver que le sang de son Fils ! »

(1) Boutade contre le tabac.

» Pour régner sur ta race, il lui faut des prophètes,
 » Sa grâce, des sermons, des théologiens,
 » D'interminables chants dans de lugubres fêtes,
 » Des légions d'abbés et d'anges gardiens.

» Il lui faut des martyrs, l'innocence des vierges,
 » Les veilles dans le jeûne et dans le célibat,
 » Les mille objets bénis à la leur des cierges,
 » L'éternelle prière et l'éternel combat.

» J'en ris. Il me suffit, à moi, d'une seconde,
 » D'un jouet, d'une fêtu pour vous déconvertir!...
 » Enfin, il s'est donné pour racheter un monde
 » Qu'avec un peu de RÔN, je devais abrutir!...

» Vois ces feuilles d'aspect et de senteur sauvage
 » Qui sur l'aile des vents viennent de l'autre bord :
 » LUI seul et moi pourrions calculer le ravage... »
 Mais le moine effrayé gisait comme un corps mort.

Le lendemain, quand l'aube eut ramené le calme,
 Le saint homme aperçut, debout dans l'angle obscur
 De sa chambre, tout près de sa couche, une palme...
 La palme de Satan : UN PIED DE TABAC MUR!

ALPHONSE BAUDOUIN.

REVUE MUSICALE

Réflexions à propos de la lune rousse. — Festival Gounod, au Trocadéro. — Première représentation de la *Sonnambula* à l'hôtel de Lusignan (de Nar). — Concert de madame Lafaix-Gontié.

Celles de nos lectrices qui ont entendu la *Symphonie Pastorale* de Beethoven se souviennent-elles de ce mystérieux *piccato* qui ouvre l'*Orage en fa mineur* dans cette œuvre admirable?

Eh bien! la pluie, une vraie pluie antédiluvienne, qui frappe et clapote contre les vitres de la croisée à l'instant même où nous écrivons, une pluie pareille, avec son bruit cristallin et mesuré, rappelle absolument ce *piccato* que nous citions tout à l'heure.

Sommes-nous vraiment en mai? O Lune Rousse! tu n'en fais jamais d'autres. Avons-nous rêvé? Avons-nous bien vu le lilas prêt à s'épanouir et la haie se couvrir de ses mille petites feuilles verdoyantes? Est-ce que la belle fête de

Pâques n'a pas été illuminée par les gais rayons d'un soleil printanier? Mais oui! Nous nous souvenons bien. Ce n'étaient que fêtes et que sourires; toute la population parisienne, clouée au labeur quotidien, se précipitait hors de la grande ville par tous les wagons en disponibilité. Le poète s'en allait déjà rêver, au bord du chemin, à quelque idylle nouvelle, et le collégien, charmé de cette halte au doux foyer, revoyait avec joie la famille, les longues courses, et les agrestes promenades. O Lune Rousse! tes cataractes se sont abaissées sur tant d'innocentes joies! Que nos malédictions te poursuivent!... Eh bien, non! En y réfléchissant, tu es moins rousse et moins maligne qu'on ne le croit généralement. Un été précoce menaçait d'enlever à notre Paris une bonne partie de ses habitants. Déjà, en plus d'un lieu, les préparatifs de départs prématurés s'activaient, s'accéléraient, se pressaient; c'était un *presto* sur toute la ligne, c'était à qui se hâterait,

à qui fuirait le plus vite... O Lune ! et tu es arrivée, et tu as versé tes ondes menaçantes, et tu as soufflé tes bises glacées, et chacun s'est arrêté cloué au sol comme par le magique rameau de Robert le Diable. Merci donc, Lune Rousse ; les amis avaient échangé le triste serrement de main de l'adieu, et, grâce à toi, le coin du feu s'est repeuplé ; les aimables et folles causeries ont recommencé autour de la grande table de la veillée ; enfin, grâce à tes aimables rigueurs, c'est un petit hiver qui surgit—hiver bien court, si court, qu'à l'heure où paraîtront ces lignes, les chauds rayons de juin auront sans doute effacé jusqu'au souvenir même de tes frimas agonisants.

Après tout, qu'il pleuve, qu'il grêle ou qu'il tonne, ce n'est pas précisément notre affaire. Il y a de belles et bonnes journées en toutes saisons, comme il y a des plaisirs pour tous les âges.

L'art musical, ce plaisir des délicats, qui tient une si importante place dans la vie parisienne et qui a le privilège de nous charmer depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse, n'a pas fermé ses temples, mais l'activité du culte semble s'y ralentir.

Sur nos principales scènes lyriques on n'a guère que des reprises à signaler ; dans les théâtres de valeur secondaire nous avons renoncé à la difficile mission de glaner, car nos jeunes lectrices, dont pour la plupart le goût est à former, distingueraient avec peine quelques bons grains parmi tant d'ivraie.

C'est donc à la source inépuisable des concerts que nous voulons aujourd'hui emprunter les éléments de notre rapide analyse.

Pour être fidèle à notre promesse, il nous faut remonter tout d'abord au festival Gounod, donné dans le palais des fêtes du Trocadéro, avec le concours de quatre cents exécutants. L'orchestre et les chœurs, placés sous la direction du grand compositeur, ont exécuté plusieurs œuvres de ce maître avec une remarquable entente, et toute la gravité de style que réclame la majesté du sentiment religieux.

La messe de *Sainte Cécile*, où se trouvent de nombreuses pages d'un splendide effet, et dont madame Brunet-Lafleur, messieurs Fürst et Taskin ont encore relevé le mérite par leur interprétation irréprochable ; *Gallia*, où mademoiselle Bloch a chanté les solos d'une voix si pénétrante, si désolée, qu'un frisson involontaire a parcouru tout l'auditoire, ont été salués par de vifs applaudissements.

Un accueil enthousiaste a été fait à la *Marche funèbre pour l'enterrement d'une Marionnette*, « une perle, un véritable bijou », comme l'a dit avant nous un juge des plus compétents. Aussi les honneurs du *bis* qui lui ont été décernés en ont fait le plus grand succès de la séance. Nous n'avons pas pu nous expliquer pourquoi, parmi toutes ces pages magistrales et d'une si haute va-

leur, l'auditoire n'a trouvé que cette unique pièce digne d'être bissée.

Nous aurions voulu rendre compte plus tôt d'un événement artistique du plus haut intérêt, et qui malgré notre involontaire retard ne saurait manquer de captiver l'attention des amateurs de choix.

Il s'agit de la fête, presque sans précédent, que madame la princesse Marie de Nar vient de donner en son hôtel de l'avenue d'Eylau pour l'inauguration de la charmante salle de spectacle qu'elle y a fait construire dans un but où l'art et la charité se tiennent par la main.

Cette solennité musicale, donnée au profit de l'*Orphelinat de jeunes filles* de la paroisse Saint-Honoré, et aux frais personnels de la princesse, réunissait l'élite de la société parisienne et cosmopolite, qui, naguère encore, faisait les beaux soirs du Théâtre-Italien.

Nous ne serions pas éloignée de croire qu'à la noble pensée de créer une œuvre philanthropique est venue s'ajouter celle non moins élevée de réparer l'outrage fait à l'art et aux célèbres maîtres italiens par le vandalisme contemporain.

Si le temple est détruit, les idoles demeurent, et la hache de la spéculation ne saurait entamer celles qui se nomment : *Il Barbiere*, *Sémiramide*, *Lucia*, *I Puritani*, *Norma*, *La Sonnambula*, etc., etc.

Il ne restait donc plus à madame la princesse de Nar qu'à leur faire les honneurs du nouveau et poétique palais qu'elle leur destine, et elle s'en est acquittée en grande artiste, autant qu'en noble dame.

Aussi, les idoles charmées ont-elles manifesté leur reconnaissance sous la forme d'une véritable pluie d'or, tombant tout entière dans la caisse de l'Orphelinat.

C'est pour la représentation de la *Sonnambula*, de Bellini, que l'hôtel de Nar a ouvert les portes de son théâtre au dilettantisme parisien.

La grande attraction de la soirée était d'entendre la princesse de Nar, dans le rôle si difficile d'*Amina*, à côté d'autres artistes italiens fort distingués.

Dès les premières mesures de ce vapoureux cantabile :

Come per me sereno,

il a été facile de se convaincre que l'on était en présence d'une grande artiste et d'une cantatrice de véritable talent : on sent que de sérieuses études sont venues féconder une nature admirablement douée.

Dans la magnifique phrase du premier duetto :

Ah ! vorrei trovar parola,

qu'elle a dite avec une expression si vraie, si bien sentie, de chaleureux bravos se sont élevés sur tous les points de la salle, tant il est vrai qu'une seule note qui va au cœur et l'émeut fait

naître l'enthousiasme bien mieux que les brillantes fusées du mécanisme qui ne charment que l'oreille.

Mais où la *Princesse Amina* a fait ressortir sa remarquable intelligence musicale et son sentiment inné des nuances les plus délicates, c'est dans le quintetto, l'une des plus belles pages de la partition, où se trouve cette inspiration si touchante :

D'un pensiero e d'un accento,

qu'on ne saurait l'entendre sans éprouver une indicible mélancolie.

Enfin, la toute gracieuse *Amina* a su être pathétique dans la scène de la *Preghiera* :

Ah! non credea mirarti,

comme elle a été radieuse et entraînant dans le grand air de la fin.

Admirablement secondée par madame Baratti, *Lisa*; mademoiselle Portalupi, *Teresa*; et par M. Lopez, un *Elvino* irréprochable, M. Zumelli, très belle basse, MM. Bonadé et Brouillot, madame la princesse de Nar ne peut manquer, après un succès aussi complet, d'avoir le désir de continuer à nous faire apprécier son beau talent dans d'autres rôles du répertoire italien.

Nous devons des félicitations au maestro Ronzi, pour son habile direction de la *Sonnambula*, dont la mise en scène, les chœurs, les costumes et les décors ne laissent rien à désirer.

Dans un prologue en vers, récité par les jeunes orphelines bénéficiaires, elles ont remercié leur bienfaitrice ainsi que tout l'auditoire.

On nous dit qu'une seconde représentation de la *Sonnambula* se prépare, mais ces lignes ne parviendront pas assez tôt à nos abonnées pour

les en avertir à temps. Nous nous en consolons en pensant que les malheureux n'y perdront rien pour cela, et qu'une foule brillante ira déposer son tribut aux pieds d'*Amina*, princesse de Lusignan.

Il ne faut pas s'étonner de voir le beau nom de Lusignan, qui descend des rois de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie, à côté de celui de Nar qui en est la traduction orientale et n'est pas le nom de famille de la princesse. Son père, M. le comte de Naurois et possesseur d'une immense fortune, a laissé d'ineffaçables souvenirs aux malheureux, auxquels il a consacré une large part de sa vie et de cette grande fortune si bien placée entre ses mains.

Il nous reste à enregistrer le succès bien mérité obtenu par madame Lafaix-Gontié, dans sa séance annuelle d'élèves, qui a eu lieu salle Philippe Herz.

Cet excellent professeur s'était adjoint le concours de plusieurs artistes de mérite : MM. Landau, A. Duvernoy, Saillant, Guillemot, du Palais-Royal, et Soumis, de l'Opéra-Comique, qui possède à fond le rare talent de bon accompagnateur.

Dans la première partie de la séance, consacrée à l'audition des élèves, on a surtout apprécié la méthode correcte et la diction parfaite que madame Lafaix-Gontié leur transmet, dans l'air des *Mousquetaires*, chanté avec beaucoup de talent par madame Lefranc, ainsi que celui de *Faust*, interprété d'une manière charmante par la jolie voix de mademoiselle M... Somme toute, professeur, artistes et élèves ont complètement justifié les applaudissements dont l'assistance n'a pas été avare.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Tes « ennuyeux » m'ont beaucoup amusée, ma chère Jeanne. Je t'en voulais un peu d'abord de ton humeur morose, de tes dispositions hostiles, et je méditais un sermon à ce sujet en parcourant ta petite galerie de portraits. Mais, un peu plus loin, comme tu m'as désarmée! et comme j'ai vite renoncé à te catéchiser, en face de ton amende

honorale et des conclusions pratiques et chrétiennes que tu tires de ces incidents. Oui: de même que « tout est sain aux sains, » tout est lumière aux clairvoyants, enseignement pour qui cherche à s'instruire, amour, enfin, pour qui sait aimer.

Tu le comprends, tu l'éprouves, et je t'en félicite! Je t'en félicite même d'autant plus que ce

n'est pas seulement dans les parterres d'élection que tu vas butiner ton miel, chère abeille du bon Dieu !

Quant à moi, je serais vraiment bien embarrassée aussi pour m'ennuyer quelque part : d'abord la Providence a permis que le milieu où je respire ait à mes yeux tous les charmes, parce que je m'y sens aimée : il se compose d'anciens amis, de parents plus ou moins éloignés dont je vois difficilement les travers et les imperfections. Ensuite, je suis trop occupée pour laisser l'inutile et le frivole pénétrer dans ma vie. Si, par aventure, quelques-unes de ces relations de passage qui mouvementent notre petite ville prétendent en absorber une trop large part, j'ai bien vite fait, après leur avoir tâté le poulx, de les rationner convenablement. Eh ! si je voyais trop souvent madame X... qui est arrivée hier, ou madame Z... qui partira demain, quel temps me resterait-il pour Nanette Pradillon, Justine, dite la mère aux chèvres, la vieille « Léonarde des œufs » et quelques autres amies intimes que je possède dans nos faubourgs ?

Saint Vincent-de-Paul, dont la fête approche, m'a lui-même enseigné le chemin de ces pauvres demeures, en m'admettant, moi, indigne, parmi les dames de charité qui s'inspirent de son esprit. Comme je l'en remercie et quelle reconnaissance je lui en dois ! Je donne, c'est vrai, je donne autant que je le puis ; mais je reçois au centuple, va ! et c'est toujours moi qui suis en reste... Pour un peu d'argent régulièrement reçu, Nanette, qui gîte depuis vingt ans sur son grabat de souffrance, m'a enseigné la patience et la résignation ; pour quelques menues provisions qui l'aident à ne point mourir de faim, Justine me donne des leçons d'activité, de persévérance et de détachement... Pour de bonnes paroles et des soins affectueux, Léonarde me rend la joie de voir la rose fleurir où ne poussaient que des épines et l'âme souillée dans la fange, défigurée par le péché, reprendre sa beauté première et, peu à peu, remonter jusqu'au rang des enfants de Dieu.

Je n'en finirais pas, ma petite Jeanne, si j'énumérais les bienfaits que nos chers pauvres nous prodiguent à leur insu, et les vertus vers lesquelles ils nous attirent sans le savoir ! Nos trésors célestes s'en accroissent, puisque Dieu ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom ; mais, chose mille fois prouvée, notre fortune temporelle y trouve elle-même son compte, car l'aumône est moins exigeante que le superflu ; la charité demande moins que le luxe... et comment s'entourer encore d'un fastueux superflu, comment savourer sans remords les jouissances d'un luxe exagéré quand l'on connaît des âtres sans feu, des bouches sans pain, des malades sans médecins et des orphelins sans abri ? Comment... Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que j'entends ? Ce sont des cris de joie, heureusement ;

mais j'ai eu peur. Décidément, ma Louissette devient turbulente et par trop expansive. C'est elle qui fait ce beau tapage le long des corridors ; elle a pris, depuis quelque temps, cette façon garçonnière de m'annoncer les visites qui lui plaisent. Les éclats de voix se rapprochent avec le bruit des pas ; la porte s'ouvre et je vois entrer Mina Langeais avec ses dix-huit ans et son air ennuyé. Je ne comprends pas l'accueil fait par une petite fille à cet air-là. Il est vrai que Mina ne le porte pas toujours sur ses traits charmants ; elle est ardente au plaisir, et parfois je l'ai vue rayonner pleine de fougue et d'entrain dans quelque réunion joyeuse.

Elle vient me demander ton adresse pour sa mère qui veut t'écrire, ma chère Jeanne. Je la lui donne, avec le désir qu'elle l'emporte au plus vite et me laisse continuer cette lettre ; Mina paraît ne plus savoir s'en aller. Louise, très vite blasée sur le charme de sa présence, se retire moins bruyamment qu'elle n'est venue, et nous voilà seules. La conversation languit ; je ne la soutiens pas et Mina la laisse tomber, bien qu'elle semble avoir quelque chose à me dire. Je reprends même distraitemment ma plume, quand un soupir de la jeune fille me rappelle à mes devoirs de politesse.

Tout en soupirant, elle rapproche son fauteuil du mien, passe familièrement son bras autour de ma taille et laisse tomber lourdement sa tête sur mon épaule. Je la regarde avec étonnement ; elle soupire de nouveau... Je n'aime pas à interroger ; mais ces soupirs réitérés me semblent provoquer une question ; je la risque :

« Qu'avez-vous donc, Mina ? Seriez-vous chagrine ou malade ? »

— Je ne suis pas malade, madame, mais je le deviendrai bientôt, si le chagrin suffit pour altérer la santé.

— Du chagrin ! vous ?

— Oh ! oui, madame ; et beaucoup, allez. Je suis bien malheureuse.

— Vous me confondez. Votre mère serait-elle souffrante ?

— Ma mère est vraiment à l'abri de tout malaise ; les rhumes de cerveau même l'épargnent. Quant aux autres membres de ma famille, ils en sont encore à ignorer comment un médecin rédige une ordonnance.

— L'examen de votre frère...

— Mon frère est sorti victorieux de tout examen, avec le numéro premier.

— Le caractère de votre sœur...

— Ninette est la meilleure enfant du monde : un agneau pour la douceur, un pinson pour la gaîté.

— Je renonce à deviner, alors...

— Eh ! madame, ouvrez les yeux. N'est-il pas évident que je m'ennuie à mourir ? Pas de distractions ! toujours la même couleur terne sur mon existence ! le soir ressemble au matin ; le

lendemain à la veille, et rien ne vient rompre cette uniformité désespérante ! Oh ! que la vie est lourde ! »

La vie est lourde pour plusieurs, c'est vrai ; mais qu'en savait cette enfant gâtée de la Providence ?... Toutes ses affections sont au complet, aucun vide ne s'est encore creusé parmi elles ; sa jeunesse s'épanouit ; sa beauté rayonne ; son entourage l'idolâtre ; la fortune, elle-même, s'est montrée prodigue envers elle ; et Mina trouve la vie lourde ! Pauvre, pauvre Mina !

Ce besoin d'agitation, cette soif d'imprévu, cette espèce de spleen, enfin, serait-il une maladie de notre époque, ma chère Jeanne ? Les observations que je fais depuis quelque temps me portent à le croire... Ce mal étrange, qui s'attaque aux jeunes filles de nos jours, n'a-t-il pas sa cause dans le manque de principes solides ? dans les faiblesses maternelles qui laissent l'ivraie de la mollesse et de l'égoïsme étouffer le peu de bon grain qui germait parmi les sillons ? Ne pourrait-on l'attribuer encore... mais ma recherche des origines m'entraînerait trop loin. Revenons à Mina.

J'accueillis sa confiance avec une compassion qui ne fut pas exempte de sévérité ; je lui traçai vigoureusement le tableau de toutes les joies ensoleillant pour elle cette vie qu'elle trouvait lourde et sombre ; je lui fis toucher du doigt le néant des distractions qui lui manquent ; je comparai le plaisir, ce vain fantôme, au bonheur dont elle jouit, et je lui demandai alors si le divin Justicier n'avait pas le droit de la taxer d'ingratitude ?

Elle rougit, baissa la tête et me répondit par un embassement silencieux.

« Votre existence est vide de travail et de bonnes œuvres, ajoutai-je ; voilà ce qui la rend terne ; faites-y luire les saintes flammes de la charité ; chassez-en la rêverie pour la remplacer par l'action, et vos jours passeront vite et le spleen s'envolera. »

Tout en serrant Mina dans mes bras, je pénétrais en esprit dans quelques intérieurs qui me sont familiers : Ici, l'ainée d'une famille nombreuse, entassée dans une seule chambre, assiste aux scènes provoquées par l'ivrognerie du père et l'aigre croissante de la mère ; le père ne se

corrige point ; la mère ne se calmera pas ; la misère de ce groupe est incurable, et le droit d'aînesse de la pauvre fille s'affirme par des efforts et des sacrifices inutiles dont peut-être elle se lassera bientôt... O Mina, elle n'a pas de distractions, et c'en serait une salutaire pour vous que de mettre la main à cette œuvre de préservation !

Là, une autre jeune fille, étiolée dans une atmosphère malsaine, maltraitée peut-être dans son enfance, n'a pu vaincre la misère et la maladie à la fois : ses membres lui refusent leur secours ! les gens valides de sa famille la quittent dès l'aube pour aller gagner le pain quotidien ; elle reste tout le jour immobile, silencieuse, enveloppée de solitude et de tristesse... Son esprit actif, cependant, réclame des aliments, et ces aliments feraient vivre l'infirme en la consolant... mais elle ne sait pas lire, elle ne sait pas prier ! O Mina ! celle-là aussi manque de distractions, et son droit est de trouver la vie lourde... Ne vous serait-il pas doux de la lui alléger ?...

Bien d'autres silhouettes analogues me traversèrent la mémoire, et je les décrivis à Mina. A mesure que je parlais, ses joues s'empourpraient, son cœur battait fort et ses yeux se mouillaient... Enfin, elle se jeta, en sanglotant, à mon cou.

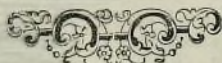
« O madame ! s'écria-t-elle, en quoi ces martyrs ont-elles mérité leurs tortures ? Et moi... qu'ai-je fait pour être heureuse ? »

Enfin, Mina se reconnaissait heureuse ! Elle l'avouait ! Elle en bénissait Dieu ! la conclusion venait d'elle-même : il lui fallait mériter ce bonheur pour le compléter, pour le rendre durable !

C'est à l'humble berger des Landes, c'est au paternel apôtre des Dombes que Mina demandera désormais une direction et des enseignements. Elle apprendra de lui la persévérance dans l'action, la confiance au milieu des obstacles, la chaleur qui fond toutes les glaces, la charité, enfin, qui fait du bienfaiteur un obligé. Elle éprouvera avec nous, ses consœurs, combien on est joyeuse de se parer d'une robe de l'an passé quand le prix de la robe nouvelle s'est transformé en vêtements pour les membres souffrants de celui qui doit dire un jour :

« Venez, les bénis de mon Père ; car j'étais nu et vous m'avez vêtu ! »

FLORENCE.



CHARADE

Je nais et vis toute tremblante
 Au moindre souffle du zéphir,
 Hélas ! quand tu me vois pâlir,
 Lecteur, c'est que je suis mourante !

Mon second dans son sens le plus grammatical
 N'est rien qu'un adjectif, bien court, bien amical;
 Et j'ajoute, pour mieux te le faire connaître,
 Que jamais un valet ne le dit à son maître.

A devenir complet mon tout est assez long,
 Car il ne naît de lui par jour qu'un seul tronçon.
 Il a plus d'une fois charmé ta solitude,
 Captivé ton esprit, passionné ton cœur.
 Il vit par les journaux, c'est sa noble habitude,
 Et quelquefois aussi fait vivre son auteur.

MOSAÏQUE

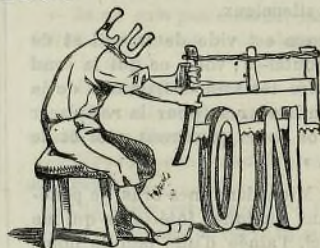
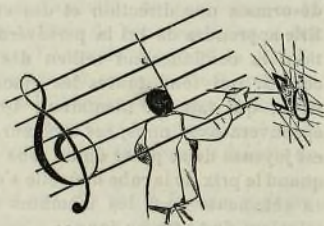
LES JEUX NOUVEAUX.

Les questions : On dresse un petit cahier, contenant à la marge des questions : — Quelle vertu appréciez-vous le plus ? quelle en est votre devise ? quelle couleur aimez-vous ? votre poète favori ? votre prosateur favori ? votre héros de prédilection ? qu'est-ce que vous craignez le plus ? On peut varier ces questions. Les amis mettent leur réponse

en regard des demandes. Exemple : Quel est votre héros préféré ? une dame a répondu : *Les missionnaires*; vos auteurs ? *La Fontaine et Molière*; ce que vous craignez le plus ? *D'être seule*. On comprend que le champ des questions, des réponses, sérieuses ou comiques, est très vaste.

On joue aussi au comble : Quel est le comble de l'avarice ? de la joie ? du malheur ? du ridicule ? Il faut répondre vite et brièvement.

RÉBUS



Explication du Rébus de Juin : *La conscience est un tribunal sans appel.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY